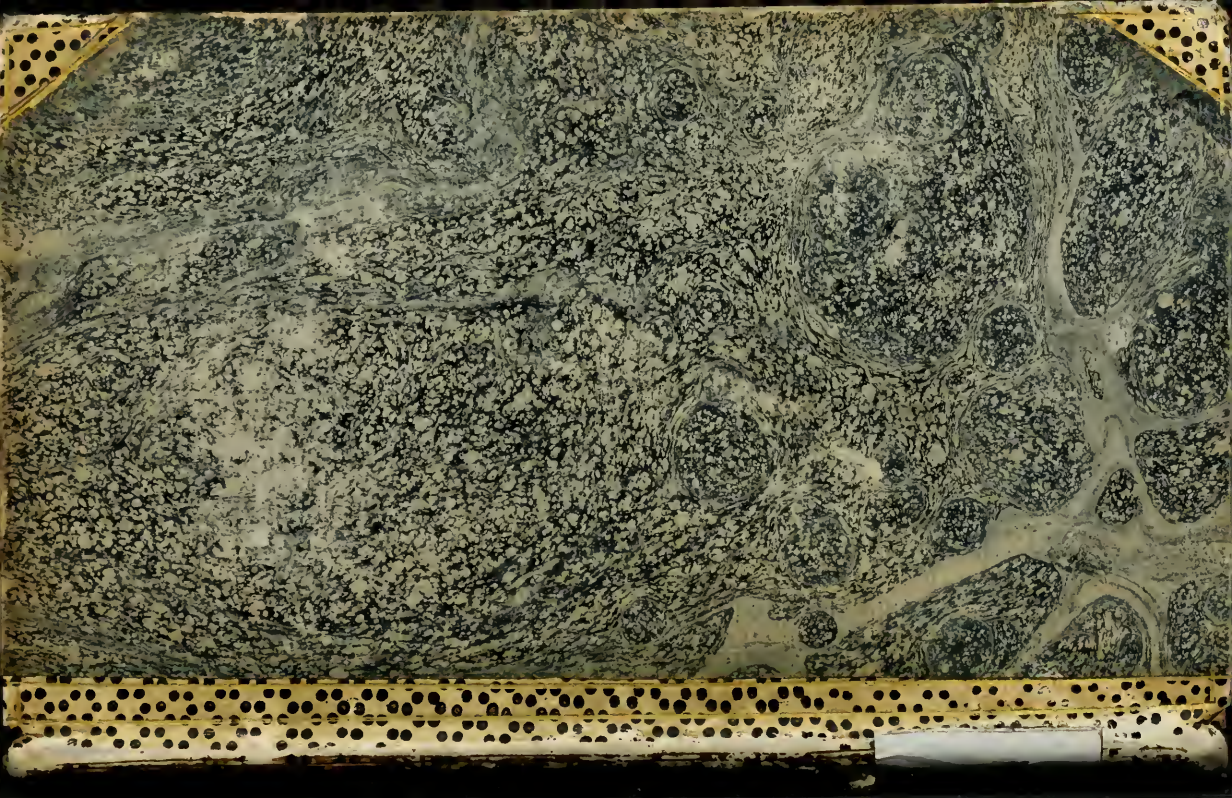

Margaret Smith Burgess.

Voilà enfin Mr. le Prieur de Garnay! = ah, tant mieux; nous allons savoir quelque chose!

Binet del.

Bovinet Sculp.

PAUL,

OU

LA FERME ABANDONNÉE.

PAR le Cen. DUCRAY-DUMINIL.

O toit rustique du vieillard aveugle ! qu'as-tu fait des hôtes vertueux que tu recélais ?

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez LE PRIEUR, Libraire, rue Saint-Jacques, N.° 278.

AN X. — 1802.

PQ
2220
D76P3
t.4

PAUL,

OU

LA FERME ABANDONNÉE.

Ou diable tout le monde est-il donc fourré ici ?.... Quoi ! pas une fille, pas un seul garçon de ferme ? La foudre aurait-elle anéanti tous ces gens-là ; ou plutôt les voleurs, dont on parle tant dans ces contrées, auraient-ils enlevé tous les habitans de cette ferme ?... Mais si cela était, on aurait volé, brisé, pillé par-tout. Non, ce n'est pas cela ; mais qu'est-ce donc ?....

C'est ainsi que le commandeur se perd en conjectures... On a bien regardé dans toutes les chambres, dans tous les coins, rien n'est déplacé ; mais il n'y a personne. La ferme est totalement abandonnée. Que

faire ? il pleut, il tonne, il fait un tems épouvantable.... Envoyer au château !... Qui aura le courage d'y aller, par cette nuit affreuse ?.... Eh puis, réveiller la marquise, qui sans doute ignore cet événement ; lui percer le cœur en lui apprenant l'absence du vieux fermier, auquel on sait qu'elle prend un intérêt secret !... Elle ignore sans doute sa fuite, celle de tous ses gens, de Paul, de Paul sur-tout, pour qui elle a un attachement aussi très-extraordinaire... Non ; le malheur se sait toujours trop tôt.... il sera tems demain matin.... Impossible d'ailleurs de faire un pas dans la campagne.... Mais ces gens, comment ont-ils pu s'y risquer ? car ils sont partis, il n'y a pas de doute, et depuis peu d'instans ; les apprêts du souper qu'ils ont fait, en sont un sûr témoignage.... Où sont-ils donc ? Qui a pu les forcer à s'éloigner si vîte, et dans un moment pareil ?....

Tous nos voyageurs sont dans le plus grand étonnement : Louise est la plus affectée ; car elle tremble de ne plus revoir son cher Paul.... On tient conseil cependant.... Il est décidé qu'on passera une partie de la nuit dans cette triste solitude, dont on fermera soigneusement les portes.... Aussi-tôt que l'orage aura cessé, que le jour paraîtra, Célestin courra au château, Théodore lui-même l'y accompagnera. On ira chez le prieur de Garnay ; on verra, on s'informera ; du moins on prendra alors un parti. Quelque personne de la ferme reviendra peut-être pendant ce tems; on s'informera aux voisins, on saura quelque chose en un mot.

En attendant, tous nos amis ont un appétit d'enfer.... Les viandes de la broche sont presque cuites, brûlées même d'un côté ; le vin est tiré, tout est prêt sur la table... C'est ce qui rend l'absence

des hôtes plus étonnante encore... Il faut donc profiter toujours de leurs préparatifs.... C'est le commandeur qui ouvre cet avis. Il est goûté par Théodore et son épouse.... Pour Louise, elle a plus envie de pleurer que de suivre l'exemple de ses parens ; mais comme elle connaît parfaitement la ferme (elle y a été elevée), elle se fait aider par Célestin, et donne aux voyageurs tout ce dont ils ont besoin. C'est bien singulier ! dit le bon Célestin en servant ses maîtres, il faut qu'il y ait tout au plus une heure vingt à vingt-deux minutes que ce joli pain mollet, réservé pour ces dames sans doute, est sorti du four. Or, quelqu'un l'en a tiré.... Voilà aussi un poulet qui, depuis quarante-six minutes, tout au plus, est à la broche. Il n'y a pas deux heures que tout le monde était encore ici : il y a à-peu-près une heure trois quarts et quelques minutes. — Va te promener, avec tes minutes, in-

terrompt le commandeur; tu as toujours comme cela des calculs.... Il suffit de penser, et cela est déjà trop douloureux, que toutes ces bonnes gens s'occupaient de nous, et que quelque accident inconcevable les a tout-à-coup forcés de quitter leurs apprêts, leur maison et la petite fête qu'ils nous préparaient. Je m'y perds; mais le tems, qui dévoile tout, nous apprendra sans doute les causes de cet étrange événement. Soupons toujours.

Théodore et son oncle sont les seuls qui, quoique tristes néanmoins, mangent avec assez d'appétit. M. de Marville réfléchit; les deux femmes ne touchent à rien; mais Célestin suit l'exemple de son maître, tout en supputant sur ses doigts le tems que tel ou tel mets a pu exiger pour être préparé, mis sur le feu et cuit à moitié.

Le souper se passe ainsi en raisonnement, en soupçons vagues et en regrets.

Quand il est fini, il est décidé que les dames se coucheront dans la chambre même de Marcian, où il y a son lit et celui de Nicolie : le commandeur se jettera dans un fauteuil pour y chercher quelques heures de repos, et les autres hommes veilleront, en cas qu'il arrive quelqu'un, quelque nouvelle. Il pleut toujours à verse ; il fait toujours un tems affreux. Il n'y a pas d'apparence que, pendant cette nuit orageuse, personne se présente à la ferme ; mais enfin cela peut arriver ; il faut donc se tenir sur ses gardes.

Cet avis est suivi. On enferme madame de Verceil et sa fille dans la chambre de Marcian ; monsieur de Warouénil s'endort dans le grand fauteuil à bras du bon fermier, et Théodore cause avec son beau-père, tandis que Célestin va visiter encore quelques cabanes dans la cour qu'il n'a pas pensé à examiner.

Quel triste tableau ! Cette ferme, naguères habitée par la vertu, la vieillesse et l'hospitalité, privée maintenant de ses maîtres, est gardée par des étrangers qui gémissent et tremblent au moindre bruit sur le sort de ceux qui leur sont chers.... C'est un désert à présent, une solitude effrayante, où les soupçons, les regrets et l'inquiétude remplacent la confiance, le repos et le bonheur. Tout le monde l'a quittée à-la-fois, jusqu'aux domestiques, et personne, personne ne peut deviner la cause de cet accident surnaturel ! O toit rustique du vieillard aveugle ! qu'as-tu fait des hôtes vertueux que tu recélais ?

Théodore fait ces tristes réflexions, et le bruit des vents, de la pluie, les éclats du tonnerre, la nuit, le silence, tout accroît son trouble et sa mélancolie....

Cependant, à peine l'horloge du château a-t-elle sonné la deuxième heure,

qu'on entend un grand bruit dans la cour : c'est la voix de Célestin, qui paraît s'y disputer avec quelqu'un. Théodore et son beau-père sautent sur leurs pistolets, et courent vers l'endroit où le bruit devient plus fort... Ils voyent Célestin, qui, à la porte d'une des écuries, semble se colleter avec un étranger. Tu marcheras, scélérat, lui dit Célestin en le tirant fortement à lui..... tu rendras compte à mes maîtres du motif qui t'a fait te cacher ici, où peut-être tu n'es pas seul.

A l'aspect de Théodore et de monsieur de Marville, l'étranger cesse de se défendre. Il est couvert de haillons, et paraît bien être dans la classe des gens auxquels Célestin le soupçonne d'appartenir. — Quel est cet homme ? demande le chevalier à Célestin. — Vraiment, il dormait là profondément ; ni vous ni moi nous ne l'avions pas remarqué dans nos recherches, parce qu'il était couché dans

ce coin sous des bottes de paille qui le cachaient à tous les regards. Tout-à-l'heure, en cherchant, j'entends du bruit ici ; j'entre... je crois voir un grand bras qui s'alonge à travers la paille. Je le découvre, et j'aperçois ce misérable. Je le pousse, je le réveille, je lui demande ce qu'il fait là : il me répond par des sottises ; je lui flanque, moi, un coup de poing, qui.... — C'est assez. — Soyez sûr qu'il a des camarades quelque part ici, et que ce sont ces brigands qui ont causé la fuite du fermier.

Théodore approche son flambeau du visage de l'inconnu, et s'écrie : Ciel ! je le reconnais ! c'est ce même indigent que mon ami le colonel St.-Pry a rencontré deux fois ; qu'il m'a montré depuis, et qui menaçait le château !... — Vraiment, interrompt Célestin, je le reconnais bien aussi ; c'est lui qui m'a remis, il y a douze jours, une lettre qu'il m'a sup-

plié de porter au jeune Paul. — Ces traits-là ne me sont nullement inconnus, repart monsieur de Marville. —Réponds-moi, réplique Théodore, et songe que ta vie dépend de ta sincérité. Es-tu seul ici? —Je suis seul. —Point de complices? — Je ne suis point coupable. — Prends garde que nous sommes plusieurs, tous bien armés, et que s'il se présente quelqu'un avec toi, je vous brûle la cervelle à tous. —Vous vous méprenez bien étrangement, jeune homme, et sans savoir à qui vous parlez ! — Viens avec nous, et ne fais point de bruit.

Célestin veut prendre l'inconnu par le collet; celui-ci se débarrasse avec fierté de ses mains, et marche en silence devant Théodore et M. de Marville, qui le couchent en joue avec leurs pistolets. Cet étranger est excessivement pâle; il chancèle en marchant, mais sa démarche est fière, sa figure tranquille, et il paraît très-

calme, ce qui étonne singulièrement nos amis. Ils le font entrer dans la salle basse où repose le commandeur. Le vieillard, au bruit qu'on fait, se réveille, et reste bien surpris de voir un inconnu au milieu de son neveu et du respectable Marville. Il demande ce que c'est; on le met au fait, et il prend la parole pour interroger cet homme, qui sans doute est un malfaiteur. — Qui es-tu? lui demande le commandeur. — Je suis homme. — Fort bien; mais ton état? — Je n'en ai point. — J'entends, tu es un vagabond, un mendiant. — Le malheur m'a forcé à intercéder, pour vivre, la commisération de mes semblables. — Et à les dévaliser. — Quel soupçon! — Ton nom? — C'est un mystère. — Ah, c'est un mystère? Ce n'en sera probablement pas un pour la justice. — Je ne la crains pas. — Il ne la craint pas! Que faisais-tu dans cette ferme? — J'y reposais, vous l'avez bien vu. —

A quelle heure, comment, par où et pourquoi y es-tu entré? — Ceci est mon secret. — Cet impertinent! il faudra bien qu'il se découvre ton secret. — Il se découvrira. — Et tu frémiras. — Non, pas moi. — Qui donc? — Quelqu'un que vous tous avez regardé jusqu'à présent comme la vertu sur terre. — Quel galimathias! Voyons; est-ce toi qui as causé la fuite de Marcian, de Nicolie, de Paul, de tous les habitans de cette ferme? — C'est moi-même. — Que leur as-tu donc fait? — Rien. — Rien! mais tu leur as parlé au moins? — Je ne leur ai dit qu'un mot, et ils ont tremblé. — Qu'un mot !.... et ce mot, peux-tu nous le répéter? — Non. — Quelle impudence ! quelqu'un te l'arrachera, ce mot si important. — Si je le dis, celle à qui vous vous intéressez tous est perdue. — Celle qui... qui donc? serait-ce la marquise de Belbonne? — Respectez mon silence. — Ah oui, du respect! respectez

donc monsieur! La preuve de respect que nous allons te donner, c'est de te mettre entre les mains de la justice. — Je subirai mon sort. — Il sera beau! — Plus beau que vous ne pensez; car il me vengera de... — De qui donc? de madame de Belbonne? — De tous ceux qui m'ont réduit à cet état affreux. — Mais, monsieur de Marville, que dites-vous de ce drôle?

A ce nom de Marville, l'inconnu reste frappé comme d'un coup de foudre : il regarde le père de Césarine avec un sentiment mêlé de dépit; puis il lève les yeux au ciel et soupire profondément. — Quel trouble s'empare de tes sens, continue le commandeur? connaîtrais-tu monsieur de Marville? — Je ne connais plus personne, et je suis rejeté de tout le monde. — Mais ton nom, encore une fois? — Je vous ai dit que je ne le prononcerais que si les lois m'y forçaient. — Oh bien, elles t'y forceront; compte là-dessus. — N'as-tu rien

volé ici? — Vous me prenez toujours pour un voleur! — Ma foi, on te fait là une grande injure, n'est-ce pas? Mais si tu n'es pas un voleur, tu es fortement suspect d'un autre côté. Tu parais, tu ne dis qu'un mot, et tous les habitans de cette ferme la désertent.... N'en aurais-tu pas égorgé quelques-uns? — Vous... me faites pitié! — Insolent! est-ce là le sentiment que je dois inspirer à mon âge? — A tous les âges on peut déraisonner. — Mais voyez donc ce malheureux!

Le chevalier qui s'aperçoit que son oncle s'échauffe, se hâte d'achever l'interrogatoire de l'inconnu. On n'est pas plus malhonnête que toi, lui dit-il; mais réponds-moi : quand on t'a rencontré, quand tu as menacé le château en présence de monsieur le colonel Saint-Pry, était-ce à madame de Belbonne que tu en voulais? — A elle-même. — Ce n'était donc pas au fermier Marcian? Pourquoi, dans ce cas,

es-tu venu dans cette ferme, et en as-tu fait fuir tous les habitans? — Pour punir l'orgueil de la détestable marquise. Ignorez-vous donc tous que le vieux Marcian est son père ? — Son père !

Tous nos amis restent saisis d'étonnement. Son père ! répond le commandeur ; quoi, ce pauvre fermier aveugle !.... Je m'en suis toujours douté. Mais toi, qui parais si bien au fait, dis-moi par quelle bizarrerie.... — J'en ai trop dit. — Non, certes, tu n'en as pas dit assez. Il faut que tu m'apprennes... — Toutes les puissances de la terre ne m'arracheraient pas un mot de plus. — Tu connais cependant.... — Je sais tout, mais je ne veux plus parler. — Quel singulier personnage! Quoi! tu ne me diras pas pourquoi la marquise a caché ce fait à tout le monde?... — Non, vous dis-je; je garde le silence sur ce profond mystère; et, si je m'en étais cru, sans les sollicitations d'un mé-

chant homme, sans l'égarement de mes sens, en un mot, je ne me serais jamais présenté dans cette ferme ; les maîtres y seraient encore. — Ah, l'on t'a poussé à cela ! tu avoues donc que tu as un complice?.... — Que vous connaissez parfaitement, vous, monsieur le commandeur ; mais on n'a des complices que lorsqu'on est coupable : je ne le suis point, ni l'homme en question. — C'est ce que nous saurons. En attendant le jour, homme indéchiffrable, et le moment favorable pour te faire avouer ton crime, nous allons te mettre en lieu de sûreté. Célestin? qu'on enferme ce misérable dans cette petite office dont la fenêtre est grillée sur les champs, et d'où il ne pourra s'échapper. Demain la maréchaussée nous en débarrassera. — Vous croyez tenir un grand criminel!... Mais je parlerai ; et si je suis absous du forfait que vous me supposez, ce qui est bien certain, vous n'en

ferez pas moins mon malheur ; d'un autre côté, le déshonneur de.... plusieurs de vos amis, et vous comblerez ma perte.... J'y suis résigné néanmoins ; il y a trop long-tems que j'existe, que je souffre !...

L'inconnu suit sans résister Célestin, qui l'enferme dans l'office en question, et nos amis se mettent à raisonner sur ce mystérieux personnage. Il était aisé de voir que, pâle, défait, faible et souffrant, sa langue était épaisse et son regard farouche : il articulait à peine, et avait beaucoup de difficulté à s'exprimer. Cependant ses réponses étaient courtes, précises et fermes. Il paraissait fier et sûr de sa conscience. Le sourire du dépit et du mépris contractait ses lèvres livides ; il semblait néanmoins qu'il se repentait de sa conduite ; mais quelle était cette conduite ? On n'y concevait rien ; il était bien certain que sa présence seule avait troublé, fait fuir les habitans de la

ferme ; mais pourquoi ? cet homme se taisait, et l'on n'était guère plus avancé qu'avant sa rencontre. Cependant, quelle découverte ont faite nos amis ! Marcian, père de la marquise !... et ce Paul, qu'elle chérissait tant aussi, était-il son fils ou celui du fermier ? Il leur appartenait, il n'y avait pas de doute... Et cette marquise si bonne, si vertueuse, si estimée, si estimable !.... Le prisonnier l'accusait, la poursuivait, se vengeait d'elle sur son vieux père !... était-elle coupable en effet de quelque grande erreur ? Pour des crimes, elle en était incapable ; mais des fautes, qui n'en fait pas ! malheureuse femme ! comment l'aborder demain ! comment lui apprendre tant d'événemens qu'elle ignore sans doute !...Et si ce prisonnier est capable de la perdre comme il le dit, ne serait-il pas plus prudent de lui pardonner, d'acheter son silence ? Allons, il faut consulter la marquise avant de disposer de l'incon-

nu, avant de le livrer à la justice dont on ne pourrait plus arrêter la marche. Il faut que la marquise s'explique : voilà déjà un coin du voile de ses mystères soulevé : elle doit le déchirer tout entier, raconter ses malheurs à ses bons amis, et décider elle-même du sort du prisonnier... Point d'imprudence ici. On pourrait s'en repentir long-tems, et faire le malheur du vieux Marcian, de la marquise, peut-être de Paul lui-même. C'est à Pauline qu'il faut tout communiquer d'abord, ensuite on verra.

Tel est le plan de conduite qu'arrêtent nos voyageurs; il est sage, bien conçu, et ils attendent avec impatience le jour qui doit en amener l'exécution.

Cependant l'orage a cessé. Les vents n'agitent pas le plus léger feuillage; la nature a repris son calme accoutumé; le ciel est maintenant superbe; la terre même a déjà pompé les eaux dont les

nuages l'avaient inondée, et les chemins deviennent praticables. Célestin, qui ouvre la porte de la ferme, et qui fait cette observation, en ajoutant que l'aurore commence à paraître, voit en même tems accourir vers la ferme trois personnes qu'il reconnaît bientôt aisément. Monsieur, dit Célestin à son maître qui le suivait, voilà enfin, s'écrie Célestin, voilà monsieur le prieur de Garnay, accompagné de la nouvelle fille de basse-cour et du charretier du bon fermier Marcian : les voilà, ils viennent droit ici. — Tant mieux, répond le commandeur; nous allons savoir quelque chose.

Le prieur entre avec les deux individus désignés par Célestin. Le prieur est dans un état effrayant de pâleur et de fatigue. Il s'assied haletant : tout le monde le regarde, et attend avec le silence de l'effroi, qu'il prononce quelques mots. Messieurs, dit-il enfin, et en reprenant souvent sa respiration,

respiration ; messieurs !.... vous voilà.... Je me doutais bien que vous étiez ici ; mais l'orage, la pluie, les chemins ... ah! mon Dieu !... Eh bien, vous ne savez pas ? vous devez être bien inquiets, bien étonnés? — Nous sommes plus que cela, interrompit le commandeur, nous sommes dans une affliction !... — Je le crois, vous qui aimez la marquise... cette pauvre femme!... — Eh bien? — Elle est partie aussi. — Partie? — Oui, hier soir... Elle a quitté son château ; on ne sait ce qu'elle est devenue. — Mais tous ces gens-là se sont donc donné le mot?— C'est une histoire!... une horreur!... Un monstre cause tous ces malheurs. —Nous le tenons. —Quoi ! qui? comment? — J'ai ici sous la clef un prisonnier... qui sait tout. — C'est lui ! Oh c'est lui, il sera resté... Vous l'avez trouvé ici, n'est-ce pas, à votre arrivée? — Non, pas précisément à notre arrivée ; mais enfin nous le tenons. — Et il vous

a tout dit? — Rien, ou si peu de chose... — Ah, messieurs! quel événement! il y avaït long-tems que je le craignais, que je l'attendais... vous m'en voyez tout hors de moi. — Mais mettez-nous donc au fait? — Il le faut, je le dois. Oh! il n'est plus tems de rien dissimuler. Il faut que vous sachiez tout, et qu'ensemble nous prenions des moyens pour retrouver notre chère Pauline, son... fermier et le pauvre Paul... Infortuné!... Mais où sont donc ces dames? — Elles reposent. — Fort bien; et vous, vous avez veillé? — Très-heureusement; car sans cela le drôle nous aurait échappé. — Où est-il? — Là. — Que je le voie, ce misérable, que je l'accable de justes reproches. — Volontiers... Célestin, voyons, préside à cette confrontation.

Célestin ouvre la porte de l'office; et, sans en laisser sortir le prisonnier qu'il maintient, il le laisse voir à l'abbé Rendu,

qui lui parle en ces termes : Eh quoi, méchant homme ! avez-vous bien pu vous porter à cette extrémité ? Vous avez fait en un moment le malheur de trois êtres qui devaient être bien sacrés pour vous. — Que voulez-vous, monsieur ? je m'en repens à présent ; des conseils, un excès, tout m'y a porté... je n'ai pas su ce que je faisais. — Vous vous en repentez à présent ! il est bien tems, après avoir porté un coup mortel au vieux Marcian. Il ignorait que madame.... — Je le sais ; mais aussi pourquoi cette femme hypocrite et vaine m'a-t-elle exposé à tous les maux qui m'ont accablé à-la-fois ? pourquoi refuse t-elle de me rendre au repos, au bonheur ? — Pourquoi ? accusez-en votre conduite vile, méprisable, l'aveuglement de votre ame abjecte qui vous empêche de sentir les convenances... Malheureux ! c'est bien à vous d'adresser des reproches, des noms odieux à celle que vous avez

réduite pour jamais aux larmes, au désespoir !... Jetez, jetez les yeux sur ce que vous êtes, sur l'infamie qui.. — N'achevez pas, vous me perdez ! — Homme ingrat et méprisable ! tu courbes ton front vers la poussière dont tu n'aurais jamais dû sortir... Tu gémis maintenant ; tu sens tes torts!... être vil et dégradé ! ton ouvrage est consommé, le mal est fait ; tu as porté la désolation dans tous les cœurs !... et tu te plaindrais de l'ange du ciel dont tu fais ta victime !... Tremble, tremble ! on va te connaître ; je vais enfin te dévoiler aux yeux de ces honnêtes gens, de ces tendres amis de ta... de la marquise !... Frémis, malheureux ! et songe que cet aveu seul peut reculer la juste punition de tes crimes. — Eh quoi, monsieur le prieur, vous voulez.... — Tout dire. Le tems est venu : il le faut pour la réputation de celle que tu outrages. — Mais au moins n'ajoutez

pas à ma honte par des mensonges!... — Homme grossier! tu me juges d'après ton cœur. Apprends que j'ai des preuves de tous tes attentats. — Où me cacher? où fuir? — Attends ici, dans le silence et dans les angoisses du remords, le parti que ma confidence va décider ces messieurs à prendre sur ton sort. Il sera trop doux, oui trop doux encore pour un monstre tel que toi; et c'est une obligation que tu auras à l'infortunée Pauline. En grace, digne Célestin, délivrez-moi de la vue de ce misérable.

L'inconnu cache son front de ses deux mains, et se retire de lui-même vers le fond de sa prison. Célestin en ferme la porte, et le prieur prie ces messieurs de passer avec lui dans une autre pièce, afin de n'être point entendu de l'indigent, sur lequel il veut s'expliquer librement.

Le commandeur, Théodore et son beau-père, que la conversation énigmatique du

prieur avec l'indigent, n'a pas plus éclairés que mon lecteur ne l'est sans doute, suivent l'avis de l'abbé Rendu. Tous quatre sont assis dans une pièce voisine ; les deux domestiques de la ferme sont occupés ailleurs avec Célestin, qui les interroge aussi de son côté ; et monsieur le prieur de Garnay prend la parole en ces termes :

« Je ne puis me taire plus long-tems, messieurs, ni me refuser à vous raconter l'histoire d'une femme que nous honorons tous également. Si je trahis son secret, si je manque aujourd'hui au serment que je lui ai fait de ne jamais le révéler, c'est pour son bien, c'est pour rétablir sa réputation, sa réputation outragée par le plus vil des hommes ; c'est enfin pour vous engager à la rendre à la société, au bonheur, qui fuirait pour jamais loin d'elle, si elle n'avait des amis assez zélés pour la consoler, assez puissans pour la venger.

Vous, monsieur le commandeur, vous aimez madame de Belbonne; vous, monsieur le chevalier, vous partagez l'estime de monsieur votre oncle pour cette femme intéressante : monsieur de Marville est votre parent, votre ami à tous deux; je ne commets donc point d'indiscrétion; j'assure au contraire à Pauline des protecteurs sûrs et incapables de la mépriser pour une seule erreur de sa jeunesse : veuillez donc m'écouter tous les trois. Je ne suis point fâché que ces dames, qui reposent, ne soient point présentes à mon récit, sur-tout pour l'aimable Louise, qui pourrait me gêner relativement à quelques détails hors de son intelligence et des principes que l'on doit inculquer dans son jeune cœur. Je pourrai donc m'expliquer librement; tout ce que vous allez apprendre, je l'ai su en différentes occasions par moi-même d'abord, car il fut un tems où je quittais peu la marquise;

ensuite par elle-même, qui a eu assez de confiance en moi pour éclaircir les endroits obscurs que ses aventures pouvaient m'offrir. Quant à ce qui s'est passé hier au soir ici, et cette nuit au château, je l'ai su par Jacques et Marie, le garçon de ferme et la fille de basse-cour, qui sont venus me trouver pour me rendre compte de tout ce dont ils avaient été témoins. Je vais donc rapprocher toutes ces diverses confidences pour en faire un corps d'histoire non interrompu, et vous y plaindrez la femme la plus malheureuse dont jamais vous ayez entendu parler dans les récits ou dans les livres. J'ose dire que cette histoire est des plus morales, et capable d'effrayer les jeunes personnes que l'amour et la destinée conduiraient sur le bord du précipice dans lequel mon infortunée amie est tombée. Veuillez me prêter toute votre attention. »

PAULINE
DE SAINT-CLAIR,
OU
LES DANGERS D'UN PREMIER CHOIX.

MONSIEUR de Saint-Clair était un officier réformé avec une modique pension ; mais une petite rente qui lui restait de son patrimoine, suffisait avec cette pension pour le faire vivre assez honorablement. Monsieur de Saint-Clair n'avait jamais été marié : les passions avaient égaré, tourmenté sa jeunesse, et il était fidèle au serment de ne jamais s'engager dans les liens du mariage. Ce qui le fortifiait dans cette résolution, c'est que l'a-

mour lui avait fait don d'une fille charmante qui unissait la grace à l'esprit, la beauté aux qualités du cœur. Vous dire comment il avait eu cette adorable fille, c'est ce que j'ai toujours ignoré, et ce que madame de Belbonne a vraisemblablement ignoré aussi; car elle ne m'a jamais révélé le secret de sa naissance. Or, il vous suffira de savoir que cette fille intéressante était Pauline, la même personne pour les intérêts de laquelle nous nous trouvons tous rassemblés ici.

Pauline donc s'élevait au milieu des talens et dans le sein du repos auprès de son père qui la chérissait, qui habitait une retraite champêtre aux portes de Paris, et ne voyait personne que les maîtres de sa fille, à laquelle il donnait la plus brillante éducation, pour qui il sacrifiait vraiment sa fortune et ses épargnes. Il paraît qu'il l'avait eue d'une femme qu'il adorait; car il disait souvent que

Pauline ressemblait à sa mère ; et quand il fixait ses regards sur ses traits charmans, il versait des larmes et détournait les yeux, comme un homme qu'affligent les regrets les plus douloureux, les souvenirs les plus tristes.

Monsieur de Saint-Clair touchait à sa trentième année, lorsque l'amour le rendit père : il avait, pour unique domestique, une bonne femme, mariée à l'un de ses sergens, et qui devint la nourrice de Pauline à l'âge de vingt-quatre ans ; c'est cette même Nicolie, qui depuis n'a jamais quitté monsieur de St.-Clair, et qui l'a suivi dans cette ferme quand il y est venu sous le nom de Marcian ; mais n'anticipons point sur les événemens.

Nicolie chérissait autant que monsieur de St.-Clair la petite Pauline qu'elle avait vu naître, nourrie de son lait, ensorte que cette aimable enfant était adorée de tous ceux qui l'entouraient. Pauline gran-

dissait donc en vertus et en talens. A l'âge de seize ans, elle charmait les regards, ravissait les esprits et enchantait tous les cœurs. A Montreuil, sous le bois de Vincennes, où elle résidait avec son père, elle enflammait déjà les têtes des jeunes gens qui venaient passer la belle saison dans ce joli village; et son père avait reçu plusieurs demandes en mariage, sur lesquelles il l'avait consultée, et qu'elle avait toujours rejetées. Un seul parti néanmoins lui convenait parfaitement, et aurait fait la consolation de monsieur de St.-Clair. Dans le même village, un de ses anciens camarades d'armes, le capitaine Derville, était venu se retirer près de lui. M. Derville était veuf depuis long-tems, assez âgé, infirme; mais il avait un fils, Hubert Derville, jeune homme du physique le plus agréable, doué de toutes les qualités du cœur, de l'esprit, et qui faisait son bon-

heur. Hubert, fréquentant avec son père la maison de monsieur de St.-Clair, était devenu amoureux de sa charmante fille. Hubert avait vingt-deux ans, Pauline, seize passés; Hubert, plus riche que Pauline, pouvait jouir par la suite de vingt mille livres de rente. Les deux pères étaient amis, les deux jeunes gens se convenaient; tout semblait devoir hâter un hymen qui flattait l'amour et la nature; mais la fatalité devait en disposer autrement.

Dans le commencement des assiduités d'Hubert, Pauline paraissait le distinguer : elle écoutait avec plaisir cet aimable jeune homme, et les pères en étaient enchantés : dans l'intention, convenue depuis long-tems entr'eux, d'unir leurs enfans, ils ne négligeaient rien pour exciter leur inclination réciproque : ils les réunissaient souvent, les engageaient à s'aimer, et ils avaient déjà si bien réussi,

que les jeunes gens se donnaient d'avance les noms enfantins sans doute, mais toujours bien doux, de *mon petit mari, ma petite femme.* Les deux maisons n'en formaient qu'une ; on se voyait sans cesse ; on se parlait d'amour, d'hymen, et l'aurore d'un bonheur prochain, stable, brillait dans cet asile de l'amitié, de l'amour et de l'innocence.

Cependant, comme on savait que le jeune Hubert était un excellent parti, Pauline ne manquait point de rivales. Plusieurs mères de famille ambitionnaient la main d'Hubert pour leur fille, et de ce nombre était madame *de Lucé*, veuve assez jeune encore, mais fausse, jalouse et méchante à l'excès, qui faisait l'impossible pour attirer chez elle le capitaine Derville, et l'engager à jeter les yeux, pour son fils, sur sa chère Adèle. Adèle était jolie, d'un caractère doux ; elle était capable d'exciter une passion ;

mais le cœur du jeune Hubert était pris ; il adorait Pauline ; et le capitaine, saisissant le but des agaceries de madame de Lucé, éloignait son fils de cette maison pour le rapprocher de Pauline, de monsieur de Saint-Clair, à qui il était jaloux de prouver son amitié, en tenant la parole qu'il lui avait donnée.

Pauline, de son côté, n'aimait point Hubert de ce qu'on appelle amour ; elle le distinguait seulement, l'estimait et se disposait à l'épouser, autant pour obéir à son père, que par le plaisir qu'elle se promettait d'humilier sa rivale Adèle, et de l'emporter sur toutes les jeunes personnes de son âge, qui avaient des prétentions à la main de son ami. C'était la vanité qui la rendait soumise : son heure d'aimer n'avait pas encore sonné ; elle arriva enfin.

Tout était disposé pour le prochain mariage d'Hubert et de Pauline : les pa-

roles étaient données, les conventions faites, et déjà l'on songeait aux préparatifs de cette auguste cérémonie, lorsque le hasard, ou plutôt le malheur, amena à Montreuil un étranger, qui soudain changea tout, et causa pour jamais les maux de la famille St.-Clair.

Un jour, c'était celui de la fête du village, une foule de curieux de Paris s'était rendue sur la grande place nommée les marais de Villiers, et les danses étaient engagées de tous les côtés, suivant l'usage des campagnes. Un jeune homme de trente ans environ, très-bien fait, d'une tournure agréable et d'un esprit cultivé, était venu dîner chez madame de Lucé, qu'il connaissait. Toute cette maison s'était rendue à la danse, et le jeune étranger fixait tous les regards par sa mise, sa danse, ses graces et sa conversation. Il dansa avec Pauline à la même contredanse où le jeune Hubert avait engagé

Adèle de Lucé. Pauline ne put le voir sans une émotion subite, symptôme d'un amour involontaire, pressentiment funeste des malheurs que ce seul moment attirait sur le reste de ses jours ! Pauline crut d'abord qu'elle ne faisait que partager l'admiration générale qu'excitait chez tout le monde la vue du charmant inconnu ; et peut-être même n'aurait-elle pas réfléchi davantage sur ce jeune homme, si, en la reconduisant à sa place, il ne lui eût serré la main en la regardant avec la plus tendre expression. Pauline le fixa ; et, découvrant sur ses lèvres le sourire de la candeur, dans ses yeux le feu de la tendresse, son cœur battait violemment. Tandis qu'assise près de son père, elle cherchait à se rendre compte des sensations neuves pour elle qu'elle éprouvait, l'étranger sur qui elle venait de faire de son côté une profonde impression, s'approcha de madame de Lucé.

Quelle est, lui dit-il tout bas, cette céleste créature avec qui je viens de danser? — Céleste, mon ami! vous vous trompez; c'est gauche et niais à faire pitié. Au surplus, si vous desirez le savoir, je vous dirai que c'est mademoiselle Adèle de Saint-Clair, fille d'un officier supprimé, mon voisin: Cela aura, après la mort de son père, tout au plus huit à dix mille livres de rente. — Hom! huit à dix mille livres de rente, cela serait bien bon pour moi qui n'ai rien, comme vous le savez. — Allons, êtes-vous fou? épouser après toutes vos extravagances! Au surplus, je vous avertis qu'elle n'est pas pour vous; dans quinze jours au plus on la marie à ce grand flandrin que vous voyez là près d'elle, et qui lui parle avec tant de volubilité. — On va la marier! non parbleu, cela ne sera pas; je m'y oppose. Je sens dès ce moment-ci que je suis destiné à adorer cette charmante per-

sonne, et je jure que je n'aurai point d'autre femme.

Il réfléchit.

Madame de Lucé réfléchit aussi de son côté. Les dernières paroles de son ami ont été pour elle un trait de lumière ; elle pense que si elle peut favoriser ses prétentions, faire rompre l'hymen d'Adèle et d'Hubert, le grand flandrin, ainsi qu'elle appelle ce dernier, reviendra peut-être à sa fille ; et, concevant tout de suite un projet, elle serre la main de l'étranger en lui disant : Isidore, je voudrais vous voir heureux, tranquille, enfin établi ; ce parti vous conviendrait.... Nous verrons ; nous en parlerons ce soir quand ma fille sera retirée.

Isidore, c'était le prénom de l'étranger (et vous me permettrez de ne lui donner que celui-là pendant tout le cours de mon récit, afin de ne point compromettre la famille recommandable à la-

quelle il appartenait, et qu'il a déshonorée), Isidore, dis-je, retourna avec Adèle de Lucé et sa mère près de Pauline, qu'il tâcha d'enflammer de plus en plus par les plus piquantes agaceries. Hélas ! il n'avait que trop bien réussi, le séducteur ! la pauvre Pauline ne pensa qu'à lui toute la nuit ; et surprise du sentiment nouveau qui l'animait, elle ne put d'abord s'en rendre compte ; mais le lendemain, madame de Lucé étant venue rendre une visite à M. et à M.lle de St.-Clair, accompagnée de son ami, la conversation ayant été vive, animée, la malheureuse Pauline vit clairement, quand ils furent partis, qu'elle était éprise de l'étranger, et que le jeune Hubert lui devenait plus indifférent que jamais. Madame de Lucé avait engagé ses voisins à un goûter champêtre pour le soir. Hubert, son père, M. de Saint-Clair et sa fille y allèrent. Pendant que les parties

de jeu étaient engagées avec les hommes, la perfide madame de Lucé conduisit Pauline et Adèle au jardin; là, après avoir fait retirer sa fille, elle parla à Pauline de l'étranger, en fit un éloge outré, prétendit que ce serait le meilleur mari; qu'elle lui aurait déjà donné sa fille, s'il se fût senti du goût pour elle; mais qu'une seule soirée avait suffi pour éloigner à jamais ses affections de la pauvre Adèle. Madame de Lucé ne cacha pas à Pauline qu'Isidore l'adorait, brûlait de devenir son époux, et cette méchante femme employa toutes les ressources de son éloquence pour aliéner le cœur et l'esprit de M.lle de Saint-Clair; ce qui n'était pas difficile de la part d'une femme du monde, coquette, spirituelle, qui parlait à une jeune personne de seize ans, l'innocence même. Pauline égarée, hors d'elle-même, quitta cette femme artificieuse, l'ame pénétrée des impressions

funestes qu'elle venait de lui donner ; elle rentra au salon, y vit Isidore, rougit, fut timide, confuse, embarrassée, et prétexta une indisposition subite pour se retirer de bonne heure. Son père et son amant se hâtèrent de la reconduire chez elle. Je ne vous dirai point les réflexions qu'elle fit quand elle se trouva seule ; l'amour combattit long-tems la raison, la nature ; mais enfin l'amour l'emporta, et Pauline jura qu'elle n'aurait pas d'autre époux qu'Isidore.

Adèle de Lucé savait broder avec perfection. Ce talent ayant paru plaire à monsieur de Saint-Clair, madame de Lucé l'engagea à lui envoyer Pauline, à qui sa fille se ferait un vrai plaisir de l'apprendre. Le bon Saint-Clair y consentit ; Pauline en fut charmée, et ce fut chez cette méchante madame de Lucé, que l'infortunée vit tout à son aise le perfide Isidore, reçut sa déclaration d'amour, y

répondit franchement, et lui promit tout pour faire agréer sa recherche à son père. Ce n'était point là le compte du séducteur. Il savait que monsieur de Saint-Clair et monsieur Derville avaient un projet inébranlable sur l'établissement de leurs enfans : il se doutait bien qu'un père de famille, en supposant qu'il agréât un étranger, prendrait des informations sur cet étranger, et ces informations ne pouvaient être en l'honneur d'Isidore. Il avait fui ses parens, dont il était abandonné : le jeu, les escroqueries de toute espèce, le soutenaient seuls, et vingt fois il avait été forcé de changer de nom, pour se soustraire aux poursuites de ses dupes et en faire de nouvelles. Qu'on joigne à cela le caractère le plus crapuleux, l'ivrognerie même et des coteries dignes de lui, on sentira qu'il avait de fortes raisons pour desirer qu'on ne prît

pas d'informations sur lui, et pour chercher à séduire la pauvre Pauline seule.

Cependant les assiduités d'Isidore, les prétendues leçons que prenait Pauline chez madame de Lucé, tout alarmait la tendresse du jeune Hubert, qui s'en expliqua ouvertement à monsieur de Saint-Clair et devant Pauline même. Pauline rougit, dissimula, promit d'abord de ne plus retourner chez madame de Lucé, s'emporta ensuite, et prétendit qu'elle était la maîtresse de sa main, comme de son cœur. Hubert était au désespoir; monsieur de Saint-Clair ouvrit les yeux trop tard. Il ordonna à sa fille de ne plus suivre ses leçons et de se tenir prête pour épouser Hubert dans huit jours.

Dès qu'Isidore et sa fidelle complaisante apprirent cet ordre et les soupçons qu'on formait sur eux, ils changèrent de batterie. Ils saisirent le moment où Adèle

se

se promenait seule un matin, un livre à la main, dans un petit bois qui avoisinait son asile, et lui dépêchèrent une de ces courtières si habiles à protéger, à seconder les intrigues des méchans.

Adèle donc marchait sans pouvoir lire une seule ligne de son livre : ses yeux étaient humides de larmes ; elle les levait au ciel de tems-en-tems, et pensait à sa nouvelle destinée, qui la forçait de renoncer bientôt au seul homme qu'elle aimât, pour en épouser un autre qui lui était au moins indifférent. Tout-à-coup une dame âgée, très-bien mise, s'approche d'elle : Ma belle enfant, lui dit-elle, pardon, si je vous interromps dans votre lecture : oserais-je vous demander si je suis bien éloignée encore du village de Montreuil ? — A un gros quart de lieue, madame, au plus. —Vous nommez cet endroit-ci ? —Tillemont. —Ah, oui, on me l'a dit en effet. J'ai laissé ma voiture à Neuilly,

j'ai passé la Marne, et je vous avoue que, croyant me promener, je me suis fatiguée horriblement. Je viens d'une maison de campagne d'amis, et je cours à Montreuil embrasser un neveu que je n'ai pas vu depuis bien long-tems. Vous connaissez peut-être madame de Lucé? — Beaucoup. — Eh bien, mon neveu est chez elle, et si vous connaissez aussi l'aimable Isidore, vous devez bien voir qu'il m'appartient; car nous nous ressemblons trait pour trait. — Madame, je ne trouve pas trop de... — Ah que si, mon enfant; c'est la même figure... Il y a peut-être de la vanité à moi de faire ce rapprochement; car Isidore est très-beau garçon. — Oui... il est vrai. — Ah, vous le connaissez? Eh bien, si vous vous intéressez à lui, sachez que je viens lui apprendre une excellente nouvelle. Je viens d'obtenir pour lui une place superbe, de douze mille francs, ma chère, de douze mille

francs. — Est-il possible? — Oui, dans les vivres, et je l'emmène après demain dimanche; car lundi il doit entrer en fonctions, et vous sentez bien?.... —Sans doute... Il va donc partir? — Il le faut, ma chère. Je compte même le marier à Paris. J'ai pour lui un excellent parti; car je lui sers de mère depuis qu'il a perdu les auteurs de ses jours : il n'a plus que moi, ce cher Isidore, et si je lui prouve de la tendresse, je dois aussi convenir qu'il me témoigne assez de reconnaissance. C'est un si bon cœur! —Oh oui. — Un cœur... inconnu, non, qu'on ne sait pas apprécier. — Et... madame va le marier?... — Oui, à moins qu'il n'ait fait un choix, et que ce choix ne soit digne de lui. On m'a parlé d'une charmante personne, mademoiselle de Saint-Clair, je crois : on dit qu'il en est fou, qu'il l'adore, qu'il en perd l'esprit... Mais je ne pense pas que cela

puisse s'arranger, parce que le père de la jeune personne.... Mais pardon, mademoiselle, je ne m'aperçois pas que je bavarde là, moi, et que je vous dérange... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

La vieille fait la révérence, quitte Pauline, et prend le chemin de Montreuil. Mais quel coup elle vient de porter à la sensible Pauline! Isidore a une tante respectable, qui lui procure une excellente place... et il part!... et l'on a des projets sur sa main! Pauline ne le reverra donc plus?... Qu'on se mette à la place d'une enfant de seize ans, innocente, ingénue et qui aime pour la première fois. Elle rentre chez son père; Hubert lui fait la guerre sur sa promenade solitaire : elle lui répond avec aigreur; il se fâche, elle le fuit, s'enferme et verse un torrent de larmes. Son père vient la trouver, s'informe avec bonté, mais sans succès, des motifs de sa douleur, et ne voit d'autres

moyens de la calmer, que de hâter son mariage. Sur le soir, le bruit se répand qu'il vient d'arriver chez madame de Lucé une tante d'Isidore, qui paraît une femme d'un très-bon ton. Tous les mensonges que cette vieille entremetteuse a faits le matin à Pauline, se propagent, se grossissent, et voilà que toutes les commères vantent l'intrigant et font son éloge à qui mieux mieux. Madame de Lucé vient présenter à monsieur de Saint-Clair la tante de son ami. La prétendue tante paraît enchantée de retrouver dans la jeune personne qu'elle a rencontrée le matin, cette même Pauline dont elle a tant entendu louer l'esprit et la beauté. Elle annonce à monsieur de Saint-Clair qu'elle emmène son neveu dans deux jours, qu'elle va le marier à Paris. Monsieur de Saint-Clair et le jeune Hubert sont ravis de ce départ prochain, et les deux dames quittent le salon, après avoir

donné plus d'un coup de poignard à la pauvre Pauline.

Elle passe une nuit cruelle : à son réveil, son père entre chez elle : Ma fille, lui dit cet excellent homme, en lui prenant la main, c'est demain que nous signons l'acte qui assure ton hymen avec le fils de mon ami, cet acte heureux, qui va décider du repos, de la félicité de ma vieillesse : je ne sais, ma chère enfant, si tu cèdes au sentiment ou à ta docilité envers moi : je crains de ne devoir qu'à ta soumission ce lien qui, j'ose te l'assurer, est le seul capable de faire ton bonheur... Pour te prouver ma tendresse, pour ajouter aux justes bienfaits dont je t'ai accablée depuis ton enfance, je veux te faire un présent digne de toi, de ton époux, et qui te prouvera que je sais faire des sacrifices pour assurer le sort de mon enfant. Tu sais que notre fortune se monte à neuf mille livres de revenu par an, moyennant ma

pension de retraite de mille écus, et six mille livres de rente de patrimoine que j'ai placées sur la riche maison de commerce de monsieur Jacob et compagnie... Ma fille, je viens de faire un transport de cette rente en ta faveur. J'en ai le contrat, le voici, et cette rente de six mille francs est maintenant à toi, bien à toi... — Mon père !... Eh quoi, vous vous êtes dépouillé ?... Vous n'avez rien gardé pour votre vieillesse ? — Qu'appelles-tu, rien gardé ?... Ne me reste-t-il pas ma pension de trois mille francs ?... Elle me suffit à moi ; mes desirs sont bornés... Cette maison qui m'appartient, et qui produit toutes les choses nécessaires à la vie, n'est-ce pas assez pour moi et pour Nicolie, que je garde ? Il ne me faut que cette bonne domestique : elle m'est attachée, fidelle, économe : nous vivrons à merveilles tous les deux ; mais toi, tu vas résider à Paris, te marier, prendre un état,

un ton qu'il faut soutenir. Tu peux devenir mère, ma Pauline; il faut songer à l'éducation de tes enfans, à leur établissement. Tu as plus besoin que moi de ce contrat... Accepte-le, ma fille, comme le dernier présent d'un père qui t'adore, et comble enfin tous mes vœux, en n'apportant plus d'obstacles à ton hymen avec Hubert : le cadeau que je te fais doit même te prouver plus que jamais mon amitié pour lui et pour son père... Ainsi, ma fille, à demain la signature du contrat, n'est-ce pas? —Mon père!... —Penserais-tu encore à cet aventurier d'Isidore? J'ai craint un moment, je te l'avoue, et mon cher Hubert l'a même appréhendé comme moi, que les suggestions de madame de Lucé ne t'aient donné du goût pour cet étranger... Prends-y garde, ma Pauline! cette femme est artificieuse; elle est capable de te détourner d'épouser Hubert, pour tâcher de marier ensuite

sa fille à ce jeune homme. Crois-en mon expérience, je connais le cœur humain ; et d'ailleurs j'ai bien peur que cet Isidore, si insinuant, si intrigant, ne soit un aventurier, comme je viens de te le dire... Quelqu'un qui l'a connu à Paris, m'a raconté des choses !... Il a déjà trompé tant de femmes ! Ma chère fille, tu serais bien malheureuse avec lui ; oh oui ! j'ai un pressentiment que tu serais bien infortunée, si jamais tu épousais cet homme qui m'a l'air faux, perfide et méchant... Mais ma fille est trop raisonnable pour se laisser entraîner à la séduction... Elle aurait consulté son père, avant d'écouter les coupables suggestions de la malignité... Elle ne voudrait pas le précipiter au tombeau, ou faire à jamais le tourment de sa vieillesse.... Pauline !... ton père a connu l'amour, cette funeste passion qui lui a causé tant de maux !... C'est pour te soustraire à ses écueils, qu'il

brûle de décider sur-le-champ ta destinée, en te donnant un époux sensible, doux et vertueux. Pauline, tu es maintenant plus fortunée que moi! Garde ce contrat, dispose de ton bien en faveur d'Hubert, et n'oublie jamais un père à qui tu devras la fortune et le bonheur.

Pauline se jette aux genoux de l'auteur de ses jours : elle les arrose des larmes de la reconnaissance. Monsieur de Saint-Clair s'échappe à cette scène attendrissante, et sort en répétant à sa fille ces mots terribles : A demain, ma fille, la signature d'un autre contrat dont celui-ci n'est que la récompense!... Adieu ; je retourne avec Hubert et Derville chez mon notaire.

Pauline seule est agitée de bien des sentimens divers : la bonté, la générosité de son pere!... et la prédiction qu'il lui a faite d'un malheur certain avec Isidore... Ses soupçons sur cet homme et sur ma-

dame de Lucé ! s'ils étaient vrais ! Si Pauline était la victime de l'intrigue et de la séduction !... Quel sujet de douleur et de méditation pour cette jeune personne imprudente et sans expérience !... Elle doit cependant donner sa main à Hubert, obéir à son père ; elle fera plus, elle aura le courage de lui avouer sa fatale passion ; elle consultera ce tendre père, et suivra le parti qu'il lui conseillera de prendre, même celui d'immoler son amour... Oui, Pauline est capable de ce sacrifice... Ah ! son père en a fait bien d'autres pour elle !...

Elle est décidée à cet acte de courage, quand tout-à-coup sa porte s'ouvre, et elle voit paraître, qui ?... Isidore lui-même, accompagné de sa prétendue tante. Ces deux méchans ont épié le moment où monsieur de Saint-Clair et ses deux amis sont occupés chez le notaire du lieu, et ils se sont introduits dans sa maison sans que la fidèle Nicolie les ait aperçus. A leur as-

pect, Pauline frémit et cache soudain dans son sein le contrat que vient de lui donner son père.

Mademoiselle, lui dit gravement la fausse tante, j'ai lieu de me plaindre de vous. Vous m'avez aliéné le cœur de mon neveu; vous avez dérangé sa tête, son cœur, son esprit, sa raison, tout son être!... Il est fou, insensé; il adore, il soupire, il refuse le parti que je venais lui proposer, il menace de se brûler la cervelle, et tout cela est votre ouvrage. Que vous ai-je fait pour me ravir un neveu si cher, fille cruelle et dangereuse!... — Ma tante, interrompit Isidore en feignant un violent désespoir, ne l'accablez pas, oh! n'outragez pas celle que je chéris plus que ma vie!... Elle est innocente; ses charmes, ses vertus sont seuls coupables; ils m'ont inspiré la passion la plus violente; et si je n'obtiens sa main, je suis capable de tout!... — Vous l'entendez, mademoi-

selle? répondez : que ferez-vous pour calmer le délire de cet intéressant jeune homme? — Madame, répond Pauline en tremblant, je... je dépends de mon père!... — On le sait, mademoiselle, on ne le sait que trop que vous dépendez de ce tyran, qui veut vous sacrifier à un sort indigne de vous. Madame de Lucé m'a tout dit, et c'est sur cela que j'ai les plus graves reproches à vous faire. Quand on..... n'est pas libre de sa main, on ne tue pas ainsi un fils de famille; car il est tué, mon neveu; je le regarde comme mort... Nous partons demain... O mon Dieu, je le ramenerai sans sentiment à Paris, capable tout au plus d'entrer aux petites-maisons... Voyez, voyez ses yeux égarés! comme il vous fixe!... avec quelle tendresse!... Je suis bien malheureuse! (*elle pleure ou fait semblant de pleurer*) moi qui comptais lancer ce jeune homme dans le monde! le voilà incapable d'occuper la place impor-

tante qui l'attend... Isidore, mon neveu, mon fils, mon ami, reviens à toi... Il ne m'écoute pas... ses yeux sont fixés là sur la terre... Oh ! reviens à toi, mon Isidore... Partons, fuyons cette syrène enchanteresse !... Tu me fais des signes, tu veux me dire qu'elle est adorable, je le sais ; elle est charmante, j'aurais fait mon bonheur de l'appeler ma nièce... mais le destin barbare s'y oppose . . . O Pauline ! qu'est-ce que vos yeux ont fait là !... — Madame, croyez que je suis au désespoir !... — Pas autant que lui, mademoiselle ! Croiriez-vous que l'insensé s'est procuré du poison ?... — Ah ciel ! — Oui, ce matin, il s'empoisonnait, si je n'avais pas jeté le chocolat. — Grand Dieu ! — Le voilà à vos pieds, tenez... il n'a pas la force d'articuler un seul mot... il soupire, il sanglote ! Pauvre petit ! fuyons, fuyons ; que sommes-nous venus chercher ici !...

Isidore presse en effet les genoux de

Pauline; il paraît être dans le délire le plus effrayant. Pauline est hors d'elle-même. Monsieur, s'écrie-t-elle, monsieur, qu'exigez-vous de moi? — Vous ne le devinez pas? répond la tante; comment, mon ange, tu ne devines pas ce qu'il desire? il brûle de te voir nous accompagner à Paris, de t'épouser à l'insçu de ton père. — Un mariage secret! — Il l'approuvera ensuite, ton bonhomme de père. Il s'est laissé prévenir sur le compte d'un autre jeune homme, du même nom que mon neveu, sur lequel on lui a dit mille horreurs. On ne lui ôterait pas de la tête que c'est ce même Isidore que tu vois mourant à tes pieds... Eh puis, mon neveu n'a pas assez de fortune, dit-il; et sa place donc? Je crois que cela vaut bien du patrimoine. Avec son esprit, ses talens, il ira loin... Adèle de Lucé en est folle... La pauvre petite! sa mère va la mettre au couvent; c'est sa vocation : elle sera reli-

gieuse par amour... Je vous dis, Pauline, que mon Isidore tourne la tête à toutes les femmes. Hélas! pourquoi faut-il, quand toutes s'empresseraient de faire son bonheur, qu'il se soit attaché si violemment à la seule capable de méconnaître son mérite? Il y a une fatalité... et je le perdrais!... Je vous poursuivrais par-tout, cruelle Pauline, je ne vous le pardonnerais jamais!...—Que faire, ô mon Dieu!... — Veuillez d'abord nous accompagner chez madame de Lucé. Nous en causerons avec cette tendre amie!... — Moi! au moment où mon père... — Il est absent pour une heure ou deux... J'ai une voiture là-bas... Il est si faible, mon cher neveu, si souffrant!... — Madame, je ne puis!... — Refuseriez-vous à un malheureux de calmer au moins sa souffrance par le charme de votre vue, de votre entretien? Ne l'abandonnez pas, mon cœur? au nom de Dieu, ne l'abandonnez pas! Des-

cendons, nous ne serons pas long-tems. — Je vous jure, madame, que je mourrai plutôt. — Aidez-moi donc à le soutenir! Ah, mon Dieu! il s'évanouit, il perd connaissance.... il va mourir....

La fausse tante tire des flacons, en inonde le visage d'Isidore, qui paraît en effet pâlir et s'affaiblir. Cette comédie, très-bien jouée par ces deux fripons, fait un mal affreux à la pauvre Pauline, qui joint ses soins à ceux de la fausse parente. Isidore semble renaître: il jette un regard langoureux sur mademoiselle de Saint-Clair, et lui dit: Ange du ciel!... pourquoi me rends-tu à la vie, si tu me prives du bonheur?... —Pauvre jeune homme! s'écrie la tante. Allons, descendons-le?

Pauline le soutient par un bras; la tante en fait autant.... Une voiture est à la porte. La tante supplie Pauline d'y monter la première pour aider l'infortuné à s'y placer. Pauline cède sans savoir ce

qu'elle fait ; Isidore et sa parente sont près d'elle, et la voiture vole. Où allons-nous donc, s'écrie Pauline effrayée ? — Je vous l'ai dit, mon cœur, un moment seulement chez madame de Lucé.

Nicolie, occupée sur le derrière de la maison avec un importun qu'on lui a dépêché à dessein, n'a pas vu cette espèce d'enlèvement, et voilà Pauline livrée à ses plus mortels ennemis. Je dis livrée ; car elle ne doit plus revoir la maison paternelle !

La voiture, au lieu de s'arrêter à la porte de madame de Lucé, descend péniblement la rue mal pavée qui conduit à la grande route. Où allons-nous donc, encore une fois, demande Pauline toute tremblante ? — Ignorez-vous, ma chère, que mon intime amie, la vôtre, madame de Lucé, n'est point à Montreuil ? elle est dans ce moment à Chaillot, dans une maison.... Nous descendrons tous les boule-

vards aux barrières de Paris, et nous irons retrouver cette tendre amie. —Mais, madame, mon père, monsieur Derville, son fils, grand Dieu! que vont-ils penser de mon absence? — Eh mon Dieu, mademoiselle, demain vous serez libre de revenir ici, de signer le contrat qui doit vous asservir pour jamais à cet imbécille d'Hubert, et de causer ainsi la mort de votre Isidore. Pauvre jeune homme! Il vous serre les mains; il vous implore; mais vous êtes cruelle, inhumaine, barbare même; vous l'aimez, il vous aime, et vous voulez désunir deux cœurs qui s'adorent, pour former un mêlange mal assorti qui fera le malheur de quatre personnes à-la-fois; car il faut me compter aussi au nombre des victimes; si je perds mon neveu, je le suis au tombeau, cela est décidé.

La fausse tante verse des larmes; Isidore est pressant; Pauline est jeune, ti-

mide, et son cœur est touché. Je ne vous rapporterai point tous les genres de séduction qu'on employa pour la consoler, pour la décider même à suivre sa destinée à laquelle il fallait qu'elle cédât. La pauvre Pauline se laissa entraîner, sans savoir ce qu'elle faisait, en quel lieu on la conduisait, et elle arriva à Chaillot dans une très-belle maison, où elle trouva en effet madame de Lucé et sa fille, qui l'accablèrent de caresses, de soins et de prévenances. Elle parla de retourner le lendemain à Montreuil, et d'écrire à son père que le but de son absence n'avait été que de secourir un moment un malheureux près d'expirer pour elle : on la loua de ce projet, on lui conseilla de l'effectuer sur-le-champ, et les fripons, la laissant seule, se retirèrent pour concerter mieux encore ensemble leurs détestables complots.

Pauline déchira et recommença vingt

lettres. Dans l'une, elle disait toute la vérité à monsieur de Saint-Clair ; dans une autre, elle lui dissimulait son enlèvement ; mais, n'ayant point l'habitude du mensonge, elle ne pouvait justifier sa conduite, et elle récrivait de nouveau. Elle s'arrêta enfin à un billet où elle prétextait que l'effroi qu'elle avait éprouvé en voyant le désespoir d'Isidore, l'avait engagée à le consoler un jour seulement, sans lui permettre de réfléchir sur l'irrégularité de sa conduite, qu'elle priait son père de lui pardonner; lui protestant bien qu'elle serait à Montreuil le lendemain pour la signature du contrat.

Pauline, hélas! ne pensait pas un mot de cette promesse. Madame de Lucé, qui rentra, se chargea de faire tenir ce billet que Pauline lui remit de confiance ; mais madame de Lucé n'en fit rien, et la nuit suivante devait mettre Pauline dans l'im-

possibilité de revoir jamais la maison de son père.

Je tirerai le rideau sur cette nuit de séduction et de déshonneur, où le perfide Isidore ayant trouvé le moyen de s'introduire auprès de Pauline, obtint par les larmes et les importunités un gage qu'il n'aurait dû tenir que de l'hymen. Ce fut la première faute de Pauline... elle en a été assez punie! Le lendemain matin, la douleur, l'abattement, les gémissemens de l'infortunée Pauline prouvèrent assez à la fausse tante et à madame de Lucé, que leur perfide ami n'avait que trop bien réussi. Ces deux femmes feignirent de plaindre la victime, lui arrachèrent l'aveu de sa faute, et s'emportèrent contre Isidore. Qui l'aurait cru, s'écriait la tante! — Abuser ainsi de ma confiance, ajoutait madame de Lucé, pour séduire une jeune personne que j'ai

prise sous ma protection, dont je répondais à ses parens ! Ah ! c'est une horreur. — Il n'y a plus qu'un bon mariage, répliquait la tante, qui puisse réparer un pareil outrage ! — Jamais, interrompait madame de Lucé, jamais mademoiselle de Saint-Clair ne pourra rentrer chez son père. Il me sera impossible à moi-même de la lui représenter : un pareil affront ne peut s'effacer que par l'hymen. Allons, il faut les unir, et quand cela sera fait, nous irons tous nous jeter aux pieds de monsieur de St.-Clair... il nous pardonnera, oh ! il nous pardonnera.... D'ailleurs il n'y aura plus moyen de faire autrement.

Pauline abattue, est dans un état de douleur difficile à décrire : incapable de raisonner, effrayée de sa faute, elle se laisse conduire par ses prétendues amies, qui lui présentent Isidore. Celui-ci feint le plus grand repentir : il pleure, il pro-

teste de son violent amour, et obtient enfin de sa victime un consentement forcé à un hymen prochain. Pauline, accablée de remords, d'effroi et de douleur, se met au lit, et une fièvre brûlante enflamme tous ses sens. Huit jours se passent ainsi; pendant ce tems, les fripons qui la trompent, ont fait tous les préparatifs du mariage projeté, ont tout enfin arrangé de manière que Pauline puisse former un lien, quoique mineure, et sans le consentement de ses parens. On la traîne mourante, pour ainsi dire, à l'autel, où elle devient enfin l'épouse d'Isidore. C'était ce que ces méchans demandaient. A peine ce mariage est-il conclu, que la fausse tante disparaît : madame de Lucé retourne à Montreuil, où elle répand le bruit que son ami a abusé de sa confiance pour séduire Pauline, qui maintenant court le monde avec lui : elle y voit monsieur de St.-Clair,

Derville

Derville et le jeune Hubert livrés au plus sombre désespoir ; cette femme trouve le moyen par la suite de brouiller les deux vieux amis, d'attirer chez elle Derville, son fils, et d'unir enfin sa fille Adèle au jeune Hubert.... Ainsi le méchant réussit, triomphe, tandis que l'innocence devient la victime de l'intrigue et pour jamais infortunée.... Mais revenons à Pauline.

Cette jeune personne, dont on avait fait tout ce qu'on avait voulu, n'était pas encore entièrement rétablie de sa maladie, lorsqu'elle épousa Isidore. A peine cet hymen fut-il formé, qu'elle frémit du précipice ouvert sous ses pas. Le jardinier de la maison, un parfait honnête homme, nommé Toussaint, l'informa que cette maison n'appartenait ni à madame de Lucé, ni à Isidore, ni à sa prétendue tante ; elle était à des amis de madame de Lucé, gens probes, bien famés,

qui, ne connaissant pas les projets de cette femme, la lui avaient prêtée pour quelque tems. Madame de Lucé n'y était plus ; la tante avait disparu, comme je vous l'ai dit ; Isidore et Pauline ne pouvaient plus rester long-tems dans cette maison dont les maîtres, qui leur étaient inconnus, pouvaient y revenir d'un moment à l'autre. Cependant Toussaint, ce bon jardinier dont je viens de parler, méritait la confiance de Pauline : il lui apprit que son premier billet, bien loin d'avoir été porté à son père, avait été intercepté. Il lui assura qu'il tenait d'un des domestiques de madame de Lucé, qu'Isidore n'avait jamais eu de tante, qu'Isidore au contraire avait fui ses parens dont il était maudit, déshérité : il déchira en un mot le funeste bandeau qui couvrait les yeux de la pauvre Pauline. Pauline au désespoir pria Toussaint de la servir dans cette occasion pour por-

ter une lettre à son père. Toussaint, sensible et obligeant, lui promit que le lendemain, dimanche, après la grand'-messe de Chaillot, où il était forcé de chanter au lutrin, il partirait secrètement pour Montreuil, et remettrait à monsieur de Saint-Clair ce dont elle le chargerait pour lui. En conséquence, Pauline profitant d'un moment d'absence de son séducteur, écrivit à son père une longue lettre, dans laquelle elle lui avoua ses fautes, son mariage, les séductions qu'on avait employées, et le supplia de lui pardonner et de lui ouvrir ses bras paternels où elle était prête à se jeter. Toussaint se chargea de ce paquet, et revint le soir même... Mais quelle réponse foudroyante il apporta à l'infortunée Pauline ! elle était courte ; son père lui écrivait seulement :

« Fille coupable ! dont je faisais ma gloire, de qui j'attendais ma consola-

tion.... je pourrais casser un lien que vous avez contracté illégalement, sans mon aveu ; mais je vous hais, je vous méprise trop pour m'occuper désormais de vous... Restez avec le misérable que vous avez préféré à votre père : je vais vous fuir dans des contrées éloignées, et je vous donne ma malédiction ! »

Quel coup de foudre pour Pauline ! elle courut montrer ce fatal billet à son époux, qui osa en rire et s'en moquer : Bon, bon, dit-il ; je suis aussi chargé, moi, de la malédiction de mes père et mère, voyez si j'en suis plus malheureux pour cela ! oublions tous deux des pères insensés, injustes, radoteurs, et vivons pour nous.

Pauline l'accable de reproches ; il reprend son air suppliant, tendre, soumis, la supplie d'excuser la violence de sa passion, et la conjure de sacrifier la nature à l'amour. L'effort est trop pénible pour

Pauline : elle succombe encore une fois à sa douleur, et retombe dangereusement malade. Sur ces entrefaites, les maîtres de la maison qu'elle habite à Chaillot y retournent, et restent fort étonnés d'y trouver des étrangers. Ce sont deux personnes d'un certain âge, mari et femme, respectables et hospitaliers. J'étais lié avec ces honnêtes gens depuis long-tems, et les affaires de l'ordre des Génovéfains, auquel j'appartenais, m'ayant appelé à Paris, c'était chez eux que j'étais descendu. Je les accompagnai à Chaillot, et j'y fis la connaissance de Pauline. Ce fut à moi que cette femme infortunée osa confier ses fautes et ses malheurs. Assis au pied de son lit de douleur, j'entendis cet aveu pénible; je la consolai autant que je le pus, et je lui promis de faire tous mes efforts pour lui rendre la tendresse de son père, si je pouvais jamais rejoindre ce père irrité. Soins inu-

tiles ! Monsieur de Saint-Clair, de qui je m'informai, avait quitté Montreuil, suivi seulement de sa fidelle Nicolie, et l'on ne savait ce qu'ils étaient devenus tous deux.

Isidore occupait en effet une place dans un bureau ; mais elle était bien au-dessous des émolumens que sa prétendue tante avait annoncés. Il emmena à Paris sa femme encore souffrante, et quitta Chaillot. Pauline avait eu soin de remercier, de récompenser dignement le fidèle Toussaint, et elle m'avait supplié avec tant de grace de lui conserver mon amitié, que dès ce moment je pris le plus vif intérêt à son sort.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'Isidore profita, par ce mariage, du contrat de six mille livres que monsieur de Saint-Clair avait donné à sa fille pour une toute autre destination ; cette rente et quinze cents francs que valait

la place d'Isidore, faisaient vivre assez bien ces deux époux, dont l'un, Pauline, était sans cesse consumé par le plus noir chagrin. Pour Isidore, dès qu'il eut satisfait sa passion, il reprit son premier genre de vie : débauché, crapuleux, livré aux vices les plus bas, il n'avait desiré épouser Pauline que pour avoir une existence ; mais une fois possesseur de ce trésor, il reprit ses habitudes et se livra à ses goûts honteux.

Ce ménage mal assorti occupait un modeste appartement, où Isidore amenait continuellement des amis dignes de lui. Il se livrait avec eux aux excès de la table, au point de perdre la raison, et Pauline avait souvent le tableau de l'ivrognerie la plus dégoûtante... Ces détails que je vous donne sont triviais et repoussans, je le sais; mais ils sont nécessaires pour vous peindre bientôt le degré d'abrutissement dans lequel Isidore ne tarda

pas à tomber. Pauline gémissait, adressait à cet homme vil les reproches les mieux mérités... Il lui répondait avec dureté, et continuait son train de vie.... Quelle douleur pour cette femme sensible ! elle était mère, Pauline ! elle avait donné le jour à un fils qui portait tous les traits de son père, et qu'elle nourrissait de son lait... Isidore, par sa mauvaise conduite, ne tarda pas à perdre sa place ; Pauline sentit la nécessité de prendre les rênes de sa maison : comme le bien qui lui restait était à elle, qu'on ne pouvait toucher la rente que sur sa signature, elle gardait l'argent et cherchait à mettre un frein aux dépenses excessives de son mari ; mais cet homme brutal perdait souvent toute retenue, et poussait ses mauvais traitemens jusqu'à la frapper, pour obtenir d'elle ce qu'il desirait. Quel état pour Pauline ! elle vit clairement qu'elle avait épousé un de ces

hommes du peuple, grossiers, ivrognes, fainéans, sans ame, sans conduite, comme sans délicatesse : toujours pris de vin, toujours sale et mal mis, il négligeait autant son physique que son moral; et lié avec des misérables de la plus basse condition, il préférait souvent à sa femme les créatures les plus déshonorées. Pauline ! que tu es à plaindre d'avoir cédé à un être aussi méprisable ! C'est pourtant pour lui, Pauline, que tu as encouru la malédiction de ton père !...

Elle faisait ces réflexions, et elle versait des larmes. Un jour qu'elle était sortie pour faire quelques provisions de ménage (car elle n'avait plus de domestique), elle vit descendre d'une voiture, à la porte d'un riche marchand de bijoux, un monsieur et une dame qu'elle reconnut soudain; c'était Hubert et Adèle de Lucé! Ma femme, disait Hubert, entrons ici; tu choisiras les bijoux qui te conviendront.

Cher époux! répondait Adèle, tu préviens tous mes vœux! Oh! que je suis heureuse du lien qui nous unit!...

Pauline a entendu cette courte conversation. Ce couple fortuné est entré chez le marchand; et Pauline, comme s'il lui était passé un nuage sur les yeux, court sans rien voir de ce qui se fait autour d'elle. Elle rentre dans son simple asile, et son cœur bat violemment... Ils sont mariés, se dit-elle! ma rivale l'a emporté, et moi je suis la victime des plus odieuses machinations! O mon père! mon père! vous l'aviez bien prévu; vous me l'aviez dit, que madame Lucé me séparerait d'Hubert pour lui donner sa fille! Pourquoi ne vous ai-je pas cru, mon père! Ah! vous aviez bien raison de m'accabler du poids de votre indignation! Je l'ai méritée; je suis coupable, trop coupable, hélas!... et mes malheurs sont mon ouvrage!

Comme elle est livrée à ces gémissemens, une voisine entre chez elle et l'accuse de ce que son mari détourne le sien; ils vont jouer toute la journée, dit cette femme, et dans les plus sales tripots encore! Hier ils ont tout perdu, emprunté à un escroc, et il faut que je paye cela aujourd'hui... n'est-ce pas affreux?

La voisine se fâche, et sort après avoir accablé Pauline d'injures et de menaces; mais il fallait bien que tous les coups la frappassent à-la-fois. Au même instant elle reçoit une lettre de moi: j'avais rencontré son père à Perpignan; j'avais vu cet homme vénérable et irrité. J'espérais, marquais-je à Pauline, pouvoir calmer sa colère; et comme monsieur de Saint-Clair devait résider quelque tems dans cette ville, j'engageais Pauline à venir m'y joindre, ne doutant pas que je ne trouvasse le moyen de lui faire rendre la tendresse du digne auteur de ses jours.

Pauline voit luire à ses yeux un rayon d'espoir en lisant ma lettre; elle ne balance pas : d'un côté, un lien funeste, la honte, l'opprobre, et bientôt la misère !... De l'autre un ami sûr en moi, un père qui peut lui ouvrir ses bras, le repos et l'oubli de ses fautes. Cette perspective est bien séduisante !... Mais elle est mère ! son fils a cinq ans à-peu-près. L'abandonnera-t-elle, ou se chargera-t-elle de ce précieux fardeau !... Il est là, ce petit Paul !... Mais, Dieu ! ce sont tous les traits de son père !... Il a déjà le principe de ses goûts vils et crapuleux. Il annonce le plus odieux caractère !... C'est son fils néanmoins. Pauline ne peut se séparer de cet être si touchant !...

Elle est dans cette cruelle indécision lorsque la porte s'ouvre. Elle voit entrer Isidore, ivre, accompagné de trois de ses camarades de débauche; il lui demande son contrat, et veut le vendre, dit-il,

pour en placer l'argent dans une maison sûre : ce placement, c'est le jeu, Pauline en est certaine ; elle refuse de livrer le seul titre qui lui reste. Les amis d'Isidore prennent le parti de ce misérable. Ils accablent Pauline de menaces, et veulent même se livrer, sur sa personne, à des excès coupables. Pauline pousse des cris ; les voisines accourent ; c'est une dispute générale. Isidore y met un terme... Eh bien, dit-il en balbutiant, puisque madame veut être la maîtresse ici, qu'elle y reste toute seule ; je la quitte, moi, et j'emmène mon fils, à qui Robert que voilà veut bien apprendre un état, un joli état, ma foi, et qui le mettra, malgré son âge tendre, à même de me gagner de l'argent sur-le-champ.

Il dit, et prenant l'enfant dans ses bras, il sort avec ses dignes amis, qui murmurent comme lui contre la malheureuse Pauline... Quel tableau repoussant ! Vous

figurez-vous, messieurs, une jeune personne élevée dans un ton décent, honnête, qui se trouve transportée au milieu d'une troupe de vagabonds, rebut de la société!.... Pauline, décidée par cette dernière scène, ne suit plus que son désespoir; elle vend soudain le peu d'effets précieux qui lui restent, paye les petites dettes que les excès d'Isidore ont pu lui faire contracter; et prenant sur-le-champ une voiture publique, elle abandonne époux, fils, tout, pour voler dans les bras d'un ami et d'un père!... Si vous pouviez, messieurs, blâmer ce brusque abandon, sur-tout celui du fils que lui avait donné la nature, j'entrerais dans de plus grands détails sur l'inconduite d'Isidore, et je vous le peindrais aussi vil que l'est l'homme le plus méprisé de ce qu'on appelle la lie du peuple....; mais ces détails seraient si communs, si trivials!... je ne vous en ai déjà que trop

donnés de cette espèce ; et d'ailleurs vous verrez, par ce que va devenir bientôt cet Isidore, que je ne vous ai pas exagéré la bassesse de son ame et de son odieux caractère. Suivons notre chère Pauline, qui a eu le courage de se séparer enfin d'un être si peu fait pour elle. Hélas ! elle n'en est pas encore débarrassée, et c'est ici qu'elle va plus que jamais éprouver le malheur d'avoir formé un lien si mal assorti. Si jamais on publiait cette histoire, quelle leçon ce serait pour les jeunes personnes qui trembleraient de rencontrer un Isidore dans les jeunes gens qui leur font la cour ! Pauline serait pour elles un exemple terrible des dangers d'un premier choix !

Pauline arrive à Perpignan. Je n'y étais plus : je venais d'obtenir la veille la cure de cette terre qui appartenait alors au marquis Edouard de Belbonne, et je m'étais rendu ici pour prendre possession de cette

cure à laquelle mon ordre m'avait nommé. Avant de quitter Perpignan, j'avais néanmoins laissé pour Pauline, et en cas qu'elle se décidât à venir m'y trouver, une lettre qui lui apprenait mon nouveau domicile. Pauline, un peu déconcertée de ce contre-tems, n'en suivit pas moins son projet, et je la vis arriver au presbytère pâle, accablée de fatigue, et dans l'état de maigreur le plus effrayant. Aussi-tôt qu'elle m'aperçut, elle tomba sur un siége en versant un torrent de larmes. Mon père! s'écria-t-elle...

Ce fut le seul mot qu'elle put prononcer.

Eh bien, lui dis-je, eh bien, mon amie, nous le verrons; il doit être encore à Perpignan..... Vous avez donc quitté?... — Tout, mon ami, tout! Hélas! je ne regrette que mon fils. — Où est-il?

Pauline recueillit ses sens, et me fit un récit douloureux de tous les maux qu'elle avait eu à souffrir depuis que, manquant

à son devoir, elle avait quitté son père pour suivre le séducteur le plus méprisable. Elle m'apprit qu'il lui avait arraché son fils, et me montra même les marques que ses membres délicats portaient encore de ses brutalités.

Je frémis, et m'empressai de consoler cette intéressante victime de l'amour et de l'inexpérience. Quel est votre projet? lui demandai-je. — De me fixer près de vous, mon ami; de m'isoler des hommes, de toute société, si je ne puis regagner la tendresse de mon père. — L'occasion est favorable, mon amie. Il y a justement à côté de mon presbytère une petite maisonnette à louer. Je vais la retenir pour vous. Là, sous l'extérieur d'une veuve, sous un nom supposé, vous vivrez ignorée du reste de la terre. — Ah! puis-je jamais espérer d'y trouver le repos!...

Fidèle à la promesse que je venais de faire à Pauline, je courus louer la mai-

son en question, qui, heureusement, était toute meublée, et je l'y installai sous le nom de madame Vernange. Je lui donnai, pour la servir, ma domestique Julienne, et j'en pris une autre qui m'était bien recommandée.

Pauline me persécutait pour que je lui ménageasse une entrevue avec son père. Je me rendis à Perpignan deux jours après ; mais, par une fatalité qui la poursuivait, monsieur de Saint-Clair, qui n'était venu dans cette ville que pour y voir un ancien ami auprès duquel il desirait se fixer, en était parti la veille. Son ami venait de mourir subitement. Monsieur de Saint-Clair, toujours accompagné de sa fidelle Nicolie, avait quitté cette ville qui ne lui offrait plus aucun attrait. On ignorait la trace de ses pas, et il me fallait renoncer à une négociation que j'avais heureusement commencée quatre jours avant.

Pauline fut atterrée de cette nouvelle. Elle voulait courir la France entière pour y chercher son père : je lui remontrai l'inutilité, l'extravagance même de ce projet, et j'obtins d'elle qu'elle attendrait du tems et près de moi, que le bonheur lui permît de revoir un père qu'elle chérissait d'autant plus, qu'elle s'était justement attiré sa haine, et qu'elle faisait le malheur de sa vieillesse.

Pauline, dans la crainte que son ennemi, ainsi qu'elle nommait Isidore, ne la retrouvât, n'avait conservé aucune correspondance à Paris, afin qu'on ne pût découvrir son asile ; ensorte qu'elle ignorait absolument ce que devenait Isidore, comme celui-ci ne pouvait deviner la retraite qu'elle avait choisie.

Il s'écoula ainsi deux années que Pauline passa dans la plus grande sécurité, quoique toujours affligée du souvenir de sa faute, du choix honteux qu'elle avait

fait en préférant Isidore au jeune Derville, et toujours frappée de la malédiction de son père. Je dis que Pauline vivait tranquille, retirée, sans fixer les regards de qui que ce fût. Le marquis Edouard de Belbonne n'habitait point son château, qu'il n'avait même jamais vu. Ce château, confié à un seul concierge, offrait, dans ses parcs immenses, la seule promenade qui pût convenir aux regrets et à la mélancolie de Pauline. C'était là qu'avec moi, ou plus souvent seule, elle gémissait sur ses malheurs, et regrettait son fils dont elle avait abandonné les mœurs et l'éducation au plus vil de tous les pères. Souvent elle témoignait le desir de revoir cet enfant, de le posséder : elle s'accusait alors d'avoir manqué à tous les devoirs de la maternité, et l'infortunée versait des larmes en appelant à grands cris son père et son enfant. C'est dans cet état douloureux

qu'elle visitait les vastes jardins du château, sans se douter qu'un jour elle en deviendrait la maîtresse. Elle avait fait connaissance avec le maître de cette ferme, celui qui la tenait avant que le bon Marcian y entrât. C'était un honnête homme avec qui elle trouvait souvent du plaisir à causer, sans lui découvrir néanmoins son véritable nom, ni ses aventures ; c'était donc ainsi que Pauline passait ses plus belles années, éloignée des plaisirs de la société et du commerce des hommes.

Cependant, au bout de deux années, ainsi que je vous l'ai dit, des affaires de famille m'appelèrent à Paris. Forcé d'entreprendre ce voyage, et de confier, pour un mois à-peu-près, ma cure à mon vicaire, j'appris à Pauline que je me voyais forcé de la quitter. Pauline, saisie d'effroi, comme si elle allait perdre tout ce qui lui était cher au monde, me proposa de m'accom-

pagner : Peut être, me dit-elle, le hasard me fera-t-il rencontrer mon fils dans cette grande ville ; peut-être serai-je assez heureuse aussi pour y retrouver mon père !

Je cédai à ses desirs, et nous partîmes. Arrivés à Paris, nous fûmes loger, près du Palais-Royal, chez ma propre sœur, qui venait de perdre son mari ; cette bonne sœur eut pour madame Vernange, ainsi que Pauline se faisait nommer par-tout depuis sa séparation avec Isidore, tous les soins de l'hospitalité et même de l'amitié. Pauline savait si bien se faire aimer !... Pendant notre court séjour dans la capitale, Pauline s'informa secrètement de son mari et de son fils : elle envoya sa fidelle Julienne à l'ancien domicile qu'elle habitait. Isidore l'avait quitté depuis long-tems ; on ne savait ce qu'il était devenu : seulement on assurait qu'il était tombé dans la plus affreuse misère ; cette nouvelle affligea beaucoup la sen-

sible Pauline, qui, malgré sa juste haine pour ce misérable, aurait voulu lui faire parvenir des secours : ses recherches étaient donc infructueuses, et nous allions, mes affaires étant terminées, repartir pour le Roussillon, lorsque, la veille même de notre départ, le sort fatal nous offrit le tableau le plus douloureux pour Pauline et pour moi.

Nous avions pris une voiture pour faire quelques emplettes, et nous retournions chez ma sœur, lorsqu'en traversant la place du Louvre, nos yeux furent frappés à la vue d'un escamoteur qui attirait la foule autour de lui par des tours de carte et d'autres niaiseries de cette espèce. Pauline pousse un cri : C'est lui ! —Qui lui, mon amie? — Ce malheureux Isidore !...

Je regarde, et reconnais en effet ce misérable dans la personne même de cet escamoteur. Comme la foule est considérable autour de lui, et que notre voiture

va très-doucement, je la fais arrêter; et tandis que Pauline y est enfoncée pour n'être point remarquée, j'examine à loisir cet homme si dégradé : un jeune garçon d'environ sept ans est avec lui; cet enfant, mis en petit sauteur, mais très-sale, fait, suivant le commandement de son père, des tours sur les bras, sur la tête, sur un pied, enfin tout ce que l'on attend ordinairement des plus vils saltimbanques. Voilà donc, me dit Pauline en versant un torrent de larmes, voilà donc ce que fait mon fils! Tel est l'état brillant que lui donne son père! O honte! ô infamie!... — Qu'il est joli! lui dis-je, mon amie, cet enfant, et comme il est adroit dans les petits tours qu'on lui a appris! — Pouvez-vous, prieur, me vanter une pareille adresse! Isidore, Isidore!... s'avilir à un tel point!... Comme il est fait, ce misérable! et cette figure animée, rouge, affreuse!... il était bien

appelé

appelé à ce genre de vie, et j'aurais parié qu'un jour il s'y serait livré !... Mais mon fils, mon fils ! Dieu ! puis-je prononcer ce nom sans rougir !... Prieur, que faire pour le soustraire à cet état de dégradation ? — Ce qu'il faut faire, madame ! il faut l'arracher des bras de son père, invoquer la protection des lois. — Les lois ! les lois ! elles seront pour lui. — Vous avez raison. — Eh ! puis-je, sans mourir de honte, me déclarer la femme de ce monstre ? — Il est vrai. — Si nous pouvions lui enlever cet enfant ! — Cela serait-il facile ? — Très-aisé. A coup sûr cet homme ne tient plus à la nature, à aucuns liens sociaux.... Mon ami ! je ne puis plus me passer de mon fils ; et d'ailleurs, n'est-ce pas un devoir de le sauver de l'opprobre, de la misère qui menacent ses jours ?... — C'est un devoir, oui, vous avez raison... Eh bien, mon amie, laissons Julienne ici, près d'Isidore ; qu'elle

épie ses moindres démarches, qu'elle le suive, et qu'elle nous indique l'asile de cet homme... nous verrons ensuite... — Oui, oui, Julienne, descends ; il ne te connaît pas... reste dans ce groupe, et quand tu l'auras suivi jusques chez lui, tu viendras nous rendre compte de tout.

Julienne suit l'ordre de sa maîtresse. Pauline jette encore un regard douloureux sur le père et le fils, et j'ordonne à notre cocher de marcher.

Le hasard devait, ce jour-là, nous favoriser de toutes les manières. A peine arrivés chez ma sœur, un homme nous demande : il se présente ; c'est Silvère, le mari de Nicolie. Est-ce bien vous, s'écrie-t-il en se jetant dans les bras de Pauline, vous la fille de mon bon maître St.-Clair? — Eh quoi, dit Pauline interdite, te voilà, Silvère : où est ta femme, où est mon père ?... — Votre père !... il habite une contrée bien éloignée. De-

puis... votre fuite, il est bien à plaindre, cet homme respectable!... réduit à sa modique pension de retraite, vous sentez bien qu'il ne peut avoir deux domestiques... ma femme est près de lui : oh ! elle ne le quittera qu'à la mort ! Pour moi, retiré du service par une blessure que je garderai toute ma vie, j'avais une place ici à Paris, mon maître vient de mourir, et je ne sais plus que devenir. — Toi, Silvère ! tu viendras avec moi ! mais comment as-tu pu découvrir?... — Votre demeure? c'est bien simple. Je passais là-bas, sur la place du Louvre; j'ai vu une voiture arrêtée devant un escamoteur; j'ai regardé dans cette voiture, je vous ai reconnue, madame, et suivie jusqu'ici. Voilà tout le mystère. — Silvère, bon et fidèle ami de mon père, tu ne me quitteras plus ! ma fortune est bien modique; mais tes vœux, les miens sont

bornés, et je serai trop heureuse de partager avec toi le peu que je possède.

Silvère accepte cet arrangement. Il nous apprend que monsieur de St.-Clair est logé dans un des faubourgs de Toulouse; mais qu'il est trop irrité contre sa fille pour jamais la revoir, ni lui pardonner. Que de coups à-la-fois pour la pauvre Pauline!... Le plus pressé dans ce moment, est le projet d'enlever le petit Paul. Pauline met le fidèle Silvère au fait de tous ses malheurs : elle lui apprend la rencontre qu'elle vient de faire, et le projet qu'elle a conçu. Silvère l'approuve, offre ses soins, se charge de mener cette affaire, et promet que le soir même l'enfant sera dans les bras de sa mère, sans que personne puisse deviner ce qu'il sera devenu.

Vers le soir, Julienne rentre. Isidore est resté sur la place, à faire ses tours jusqu'à la nuit : enfin il a ployé son ba-

gage, pris son fils par la main, et Julienne l'a suivi jusqu'à un cabaret de la rue Froidmenteau, où il est encore à se griser avec des amis de son espèce.

Auxerre y court avec Julienne, qui lui indique l'honnête rendez-vous de ces messieurs. Auxerre remarque bien Isidore, son fils; et attend dans la rue que le sort lui offre un moyen d'exécuter son projet.

La nuit devient épaisse, et l'orgie de ces misérables ne finit pas. Enfin la porte s'ouvre : ô bonheur! c'est l'enfant qui sort seul, un paquet sous son bras.... Silvère et Julienne le suivent... il va tout droit devant lui comme un homme qui a des affaires; il se dispose à traverser la place du Palais-Royal. Silvère l'aborde : C'est toi, lui dit-il, mon ami, qui as fait tantôt de si jolis tours là-bas? — Oui, monsieur! Oh! j'en sais bien d'autres, allez. — Vraiment! et ton papa, pour-

quoi te laisse-t-il aller comme cela ? — Bah ! je sais bien où nous demeurons peut-être. Je rentre, voyez-vous, le premier; car mon papa ne revient jamais que bien tard dans la nuit. — Tu as donc le tems de venir faire des tours chez une grande dame qui demeure près d'ici, et qui te donnera bien de l'argent ? — O mon dieu oui, j'ai tout le tems; mais est-ce bien vrai ce que vous dites ? — Comment si c'est vrai ! cette dame t'a vu tantôt; elle meurt d'envie de t'embrasser, de te donner des écus et des petites friandises; viens ? — Des écus et des friandises !... allons, je le veux bien.

Silvère s'aperçoit que le petit Paul chancèle ; son père a eu l'imprudence de faire boire ce pauvre enfant, qui a presque perdu la raison !... Il en est indigné... Silvère et Julienne ouvrent la portière d'une voiture qui est là sur la place. Ils y portent l'enfant, font faire

à cette voiture plusieurs détours dans Paris, et reviennent enfin à la porte de ma sœur, où ils s'arrêtent ; l'enfant déjà étourdi, et qui d'ailleurs n'a pas l'habitude d'être ainsi promené, s'est endormi, et c'est dans cet état d'abord qu'il nous est présenté : bientôt il se trouve indisposé au point de ne pouvoir plus rien distinguer, de ne plus savoir où il est. On s'empresse de le mettre au lit, où il dort profondément, et le lendemain, de très-bonne heure, Silvère nous amène la chaise de poste qui doit nous reconduire à Belbonne.

Pauline était ravie de revoir, de posséder son cher fils ; mais rougissant du lien qui l'a rendue mère, et desirant, avant tout, étudier le caractère de cet enfant, elle se décida à lui laisser ignorer sa naissance, et nous fit promettre à tous, avec serment, que nous ne trahirions jamais son secret. Pour le petit Paul, il nous fut

facile de l'abuser, en prétextant que nous allions le reconduire à son père, et nous partîmes de Paris. En route, nous lui fîmes entendre que l'état auquel son père le destinait, était trop vil pour lui, qu'on voulait le rendre plus heureux que cela... L'enfant, sans bien nous comprendre cependant, pleura d'abord ; puis enfin il se consola, et nous avoua même qu'il n'était pas fâché de quitter *un papa méchant, qui lui donnait plus de coups que de morceaux de pain quand il avait bien travaillé.*

Ce furent ses expressions naïves et touchantes. Nous l'accablâmes de caresses, de cadeaux, et nous arrivâmes ainsi et sans accident à Belbonne, où nous descendîmes tous au presbytère.

Vous devez concevoir la joie de Pauline, qui possédait enfin son fils : cependant, pour suivre son projet de se voiler à ses regards, il fut décidé que je garderais près de moi le petit Paul, que j'en ferais

un enfant de chœur, ce que je pourrais, jusqu'à ce que je visse s'il était susceptible de recevoir une autre éducation. En conséquence, je le fis habiller assez proprement, et bientôt nous eûmes la satisfaction de le voir s'attacher à nous et ne plus regretter Paris, ni son père. Cet enfant était doux, soumis, craintif et même timide; mais en même tems il était excessivement borné, sans esprit, sans intelligence. Il ne pouvait rien apprendre; et ce qui sur-tout désespérait sa mère, c'est que, par un antique souvenir de son premier état, il ne se plaisait qu'à répéter les tours qu'il avait appris dans son extrême enfance. Sans cesse on le voyait sur un bras, sur une jambe, sur la tête, ou à faire la roue dans les appartemens. Quand on lui reprochait ces honteux exercices, il se fâchait, pleurait ou recommençait pour nous narguer. C'était autant de coups de poignard pour la pau-

vre Pauline, qui, en outre, voyait avec horreur sur sa jeune figure tous les traits de son séducteur. Persuadée que cet enfant aurait tout le caractère de son père, Pauline s'en détacha en très-peu de tems, et conçut même pour lui une telle aversion, qu'elle nous avoua plusieurs fois ses regrets de l'avoir emmené, et son desir de l'éloigner de ses yeux. Silvère, qui s'était fixé près de nous, moi et Julienne, nous combattîmes long-tems cette résolution; ce fut en vain, il fallut y céder; et un an après l'arrivée de l'enfant, Pauline pria le fermier, son ami, celui qui, comme je vous l'ai dit, demeurait ici avant Marcian, de se charger de cet enfant, qui, disait-elle, était orphelin, et de l'occuper dans sa ferme comme il le pourrait, à tout ce qu'il voudrait lui faire faire.

J'aurais bien voulu changer ces dispositions; mais, je vous l'avouerai, l'en-

fant me déplaisait à moi-même, et par son peu d'aptitude, et par sa manie de faire le petit sauteur, ce qui nous rappelait trop, à sa mère et à moi, la bassesse de sa première éducation. Je consentis donc à tout; et, comme nous lui avions persuadé depuis quelques mois que son père était mort, que nous en avions reçu la nouvelle, qu'il n'avait plus de recours qu'en nous, il fit tout ce qu'on voulut : un enfant de huit ans, sans moyens, sans instruction, est facile à conduire. Celui-ci entra à la ferme, et Pauline se contenta de le voir de tems en tems, sans lui témoigner une tendresse qu'il n'était plus en son pouvoir de ressentir pour lui.

Cependant Pauline roulait depuis longtems dans sa tête le projet d'aller se jeter à Toulouse aux pieds de son père, de lui faire révoquer sa malédiction, ou de mourir à ses pieds. Seule coupable, elle vou-

lui s'offrir seule à ses yeux, et ne me parla nullement de ce dessein téméraire. Elle prétexta au contraire une affaire indispensable, un secret que je crus devoir respecter, et partit sans se faire accompagner de qui que ce fût. A son retour seulement, elle me confia, en versant des larmes, les particularités de cette douloureuse entrevue... Elle entre, égarée, éperdue, chez monsieur de Saint-Clair, qu'elle trouve seul, et affecté d'un mal d'yeux très-dangereux. Elle se jette à ses genoux; le vieillard la repousse. Fille insensée! lui dit-il, peux-tu espérer de m'attendrir? N'ai-je pas appris tout l'opprobre dont tu t'es couverte! opprobre qui rejaillit sur moi! Ne sais-je pas que ton indigne époux est maintenant le plus vil de tous les bateleurs de Paris; qu'il élève son fils dans son odieuse profession; qu'il est la honte de sa famille, et livré à tous les vices!... Vas, fuis loin de

moi, si tu ne veux me voir expirer là de douleur d'avoir produit un monstre tel que toi !...

Pauline veut se justifier en lui apprenant qu'elle a quitté Isidore ; qu'elle lui a ravi son fils... Le vieillard entre dans une autre pièce, s'y enferme en s'écriant : Si tu ne te retires, malheureuse, j'attente à mes jours, et tu auras causé la mort de ton père...

Cette menace effraye Pauline ; elle sort désespérée, se jette dans sa voiture, et revient me raconter ce court et terrible entretien. Je la plains et la blâme d'avoir essayé une tentative aussi pénible, et qu'on assurait inutile. Pauline est consumée d'une fièvre violente : elle reste quelques mois sur son lit de douleur entre la vie et la mort. L'image d'Isidore la poursuit par-tout, et la haine qu'elle porte à cet homme rejaillit jusques sur son fils ;

hélas! l'un et l'autre lui ont fait perdre le cœur du meilleur des pères!...

Nous parvenons enfin à la rendre au jour, aux regrets, et c'est pendant sa convalescence que le marquis Edouard de Belbonne, las du service, vient enfin habiter son château avec tout le train qui accompagne une grande fortune. Il voit Pauline, et soudain en devient éperdument amoureux. Nouveau surcroît d'embarras pour cette infortunée, qui, mariée, ne peut plus former d'autres nœuds. Peu-à-peu, la conversation, les bonnes qualités d'Edouard la charment, la séduisent: elle veut combattre une passion impérieuse qui commence à dominer son cœur, et c'est alors qu'elle sent plus profondément encore la faute qu'elle a faite de s'engager; faute qui la prive d'un établissement aussi avantageux que convenable à ses sentimens. Elle s'est donnée pour veuve dans le pays: Edouard, qui ne la

connaît que sous le nom de madame Vernange, devient tellement épris de ses charmes, qu'il la presse de lui donner sa main. Refus de Pauline, importunités d'Edouard... Vous arrivez sur ces entrefaites à Belbonne, vous, monsieur le commandeur. Votre parent vous fait part de ses projets; vous partagez son estime, son enthousiasme pour Pauline; et sans calculer la différence des naissances, des fortunes, vous pressez aussi la fausse veuve de donner la main au marquis. Voilà une femme dans la plus grande perplexité. Vingt fois elle est tentée de vous déclarer la vérité, de vous découvrir son état, ses malheurs... mais elle rougit d'un pareil aveu, et il expire sur ses lèvres. Enfin elle va tout vous dévoiler, quand un événement, heureux en apparence, vient lui permettre de renfermer pour jamais son secret dans son sein, et lui rendre la liberté.

Un jour qu'elle se promenait dans la campagne, elle vit passer sur la route un homme qu'elle fixa et qu'elle reconnut très-bien pour être un nommé Robert, insigne mauvais sujet, et l'un des amis de son mari. Comme elle était avec Edouard et moi, ce Robert n'osa pas l'aborder; mais il la reconnut aussi de son côté, et se retourna plusieurs fois en s'éloignant pour la regarder. Pauline ne fit pas d'abord une très-grande attention à cette rencontre, qui néanmoins la troubla un moment; mais cet événement devait amener un grand changement dans sa situation. Ce Robert resta quelques jours caché dans une auberge du village; et, s'informant de toutes les particularités qui regardaient la fausse veuve, il apprit qu'elle portait le nom de Vernange; que le marquis Edouard l'adorait et voulait en faire sa femme. Il ne sut rien de ce qui concernait Paul; ce mystère était trop impéné-

trable pour lui, ensorte qu'il ignorait que le fils de son ami Isidore eût été enlevé par sa propre mère; mais il en apprit assez d'ailleurs pour jeter ses batteries en conséquence.

Arrivé à Paris, il fit part à Isidore de toutes ses découvertes, et ce fut sans doute dans un cabaret, rendez-vous décent de ces messieurs, avilis par l'opprobre et la misère, que se forma le beau projet dont vous allez être instruits. Comment, dit Isidore, ma femme pourrait devenir marquise! si cela était, comme elle serait riche! que de louis nous pourrions en tirer! Il faut, mes amis, il faut l'aider à former ce mariage là; après nous verrons.—Comment s'y prendre?—Rien de plus facile. Je suis mort, elle en reçoit la nouvelle, les preuves, et elle se remarie. — Fort bien imaginé! — Après cela je ressuscite, je me présente à cette femme coupable de bigamie; je lui reproche son crime, et il

faut qu'elle achète mon silence au poids de l'or. — Bien vu.

Nos fripons rient aux éclats de cette belle invention. Ils en boivent sans doute un coup de plus ; et comme ils ont parmi eux des mains exercées à faire de faux actes, ils se mettent sur-le-champ à l'ouvrage.

En conséquence, un matin il arrive par la poste, à Pauline, un paquet de lettres : elle ouvre ce paquet, et le premier papier qui frappe ses yeux est un billet de ce même Robert qu'elle a rencontré un mois auparavant :

« Madame, je bénis le sort qui m'a » fait par hasard découvrir votre retraite, » puisqu'il me procure le bonheur de » vous être utile en ce triste moment. » Votre époux n'est plus !... Le malheu- » reux Isidore vient de terminer ses jours » dans un hôpital, hélas ! et livré aux » horreurs de la plus cruelle indigence !...

» Il a bien reconnu, à ses derniers mo-
» mens, ses torts envers vous ! il vous a
» nommée, appelée, conjurée de lui
» pardonner... Vous n'étiez pas là pour
» adoucir ses regrets, son désespoir!...
» Il est mort enfin !... Je vous envoie son
» extrait mortuaire, duement légalisé,
» et qui ne vous laissera plus de doute
» sur cette perte sensible pour nous et
» pour une ame tendre comme la vôtre !
» Je vous salue. »

ROBERT-LE-GAY.

Pauline, frappée de ce coup inattendu, trouve en effet l'extrait mortuaire bien signé, bien en règle (les coquins l'avaient contrefait à merveilles), et un léger sentiment d'espoir se mêle soudain au chagrin qu'elle éprouve de la fin funeste d'un homme dont elle a été l'épouse, dont elle a eu un fils!... Elle me communique cet acte, et il ne nous vient dans l'idée, ni à elle, ni à moi, qu'il puisse

être controuvé. Pourquoi ? dans quel dessein? Cela tombait-il sous le sens ? Était-il présumable qu'un mari poussât la perversité, la bassesse au point de se faire passer pour mort, afin que sa femme en épousât un autre? Il n'y a que d'un cœur bien vil qu'on puisse attendre un pareil piége!... Je console Pauline ; ce qui, je vous l'avoue, ne m'est pas difficile, et je fais briller à ses yeux l'éclat du rang auquel maintenant elle peut prétendre et dès ce jour. Cette femme qui adore le marquis, lui donne un peu d'espoir. Edouard enchanté, redouble d'instances; et enfin, au bout de quelques mois, Pauline devient sous vos yeux, monsieur le commandeur, et de votre consentement, marquise de Belbonne. Vous filer plus en détail les circonstances de cet hymen, serait faire un roman, ou vous apprendre ce que vous savez. Elle épousa enfin le marquis, et prit possession de cette

belle terre, ainsi que du château. La confiance que vous aviez en elle, vous donna assez de sécurité, ainsi qu'au marquis, pour ne faire aucune information sur cette femme estimable. Elle signa seulement au contrat : *Pauline de Saint-Clair, veuve d'Isidore....* (Elle donna le nom de famille de son époux, et produisit même son extrait mortuaire, mais au notaire seulement, qui en prit date sans désigner le lieu où était mort cet indigent, et qui promit le secret à la marquise). Ce fut ainsi qu'elle s'éleva du rang le plus honteux pour ainsi dire, à un autre rang des plus distingués de la société. Vous sentez bien qu'elle eut plus d'intérêt que jamais à cacher le mystère de la naissance de Paul, et que, cédant de plus en plus à son aversion insurmontable pour cet enfant qui avait alors dix ans, elle l'oublia pour ainsi dire dans la ferme où elle l'avait relégué.

Cependant, au milieu des plaisirs de l'hymen, de l'amour, de la fortune, quoique livrée à des dissipations de tout genre, la marquise ne pouvait oublier également son père et la malédiction dont il l'avait accablée. Elle pouvait peut-être lui déclarer maintenant son nouveau mariage, qui devait calmer sa colère ; mais elle connaissait ce vieillard opiniâtre, et préférait sonder son cœur, ses dispositions, avant de lui découvrir que la marquise de Belbonne fût cette même Pauline qu'il avait maudite. Une circonstance ajoutait à la douleur de mon amie. Silvère, son fidèle serviteur, qui ne l'avait pas quittée dans son nouvel état, et qui savait respecter ses secrets, le bon Silvère lui avait appris que monsieur de Saint-Clair venait de perdre sa pension de retraite, qu'il était dans le plus grand dénuement, et que pour le frapper de plusieurs coups à-la-fois, le sort l'avait privé de l'usage de

la vue... Oui, cet infortuné était devenu aveugle des suites de sa maladie, et il ne demandait plus, il n'attendait plus que la mort!....

Pauline conçoit soudain un projet vraiment dicté par la piété filiale. Elle peut donner une place de concierge ailleurs, dans un de ses châteaux, au fermier qui habitait alors cette ferme, et y placer son père. Par ce moyen, elle jouira tous les jours de la vue de cet être précieux, et aura près d'elle, sous le même toit, et son père et son fils.

Ferme dans ce projet si louable, qu'elle me communique et que j'approuve, Pauline, sous un prétexte, demande à son mari la permission de s'absenter quelques jours. Edouard, qui l'adore, la lui accorde, et nous partons pour Toulouse, Pauline, moi et le fidèle Silvère. Nous mandons, dans une maison tierce, la bonne Nicolie, qui jette un cri de joie,

en revoyant l'aimable personne qu'elle a nourrie de son lait. Nicolie nous fait un tableau déchirant de la situation de monsieur de Saint-Clair. Dénué, par la suppression de sa pension, des choses les plus nécessaires à la vie; privé de la vue, cet infortuné n'accuse de ses maux que sa coupable fille, et jure sans cesse, qu'en quelque condition qu'elle soit, jamais il ne lui rendra son cœur. Le vieillard est profondément irrité contre elle; et Nicolie proteste que, même dans son nouvel état de marquise, Pauline n'obtiendra jamais sa tendresse. Un ami de Paris lui a donné de nouveaux renseignemens sur Isidore. Avant sa mort sans doute (car Nicolie ignore cette particularité) Isidore a fait des escroqueries de tous genres, et s'il n'a pas été flétri par la justice, il l'a bien mérité. Monsieur de Saint-Clair ne pardonnera jamais à sa fille d'avoir quitté son père pour un tel homme.

Pauline

Pauline au désespoir, me charge alors de voir seul le vieillard. J'entre chez lui avec Nicolie. Je me fais reconnaître, et je prends pour prétexte de lui parler de sa fille, qui, dis-je, a quitté le pays qu'elle habitait, pour voyager et se distraire de sa douleur. Monsieur de Saint-Clair entre presque en fureur. Il me supplie de ne jamais lui parler de cet enfant criminel, qu'il ne reverra dans aucune circonstance de sa vie. J'ajoute, qu'ayant appris ses malheurs, je viens d'obtenir pour lui la ferme du château de Belbonne, et je l'engage à venir habiter cette ferme, où il sera aidé par des gens forts et actifs. Il me remercie, balance un moment pour prendre un état si éloigné de sa naissance et de son éducation. Nicolie et moi, nous le pressons, et il cède enfin à nos instances. Il est décidé que nous partirons avec lui dans la même journée ; soudain Nicolie et moi

nous allons retrouver la marquise pour prendre conseil. Nous arrêtons alors que Silvère, que monsieur de Saint-Clair n'a plus revu depuis un grand nombre d'années, et qu'il croit toujours placé à Paris, changera de nom, prendra celui d'Auxerre, ville où il est né, et qu'il restera auprès de la marquise. Sa femme Nicolie veillera sur les jours précieux de monsieur de Saint-Clair : elle se fera aider par Paul, par autant de domestiques qu'il en faudra, et le repos ainsi que l'aisance seront enfin le partage du bon vieillard, qu'on laissera dans l'erreur jusqu'à ce qu'on trouve un moment favorable pour attaquer de nouveau son cœur. Toutes ces dispositions étant faites, la marquise retourne la première à Belbonne avec son cher Auxerre ; et moi, je pars aussi dans une voiture avec monsieur de Saint-Clair et Nicolie, chargés de leurs légers effets. Je les installe à la

ferme, où monsieur de Saint-Clair prend soudain le nom de Marcian, et je n'oublie rien pour persuader à ce père irrité que sa fille est maintenant dans d'autres climats, que jamais il n'en entendra parler.

Tout était ainsi arrangé: personne ne savait un mot de tous ces secrets, qui étaient concentrés entre la marquise, Auxerre, Nicolie et moi. Edouard adorait toujours sa femme, qui lui rendait tendresse pour tendresse, et qui jouissait de voir son père et son fils ignorer son véritable nom. Le bonheur enfin habitait le château, la ferme et le presbytère, et nous étions tranquilles, lorsqu'un incident affreux, et que vous attendez sans doute, vint nous affliger tous et plonger pour jamais la marquise dans le deuil, la douleur et la plus cruelle inquiétude.

Un jour que le marquis était à la chasse pour toute la journée, un individu mal

vêtu demande à parler en secret à madame de Belbonne. On l'introduit dans son cabinet, et on court avertir madame, qui se promène au parc, qu'un étranger l'attend. Elle monte chez elle, elle entre.... seule heureusement, et reconnaît... Dieu! quel coup pour elle!... ce même Isidore qu'elle croit mort, et dont elle n'a plus entendu parler depuis six mois, c'est-à-dire depuis l'envoi de son extrait mortuaire!... La marquise n'est point superstitieuse ; elle ne croit point aux revenans ; mais la présence inattendue de cet homme lui fait jeter un cri perçant : Est-ce bien vous que je revois, lui dit Isidore en feignant une grande colère ; vous, ma femme, et maintenant l'épouse d'un autre ! Vous marquise, et moi dans la plus profonde indigence ! Qui a pu vous égarer, madame, au point de former deux liens coupables aux yeux de la nature et des lois? — Monsieur, monsieur,

laissez-moi respirer ! Quoi ! vous voilà, vous existez ? Est-il possible que vous existiez !... — Qui pourrait vous en faire douter ? allez-vous me faire accroire que sur un bruit de ma mort... — Un bruit ! oh, plus qu'un bruit, une certitude..... Une lettre de votre ami ; et cet acte, cet acte trompeur qu'il m'a envoyé ?... — Cet acte, madame ! il est simulé... le prétexte est ingénieux !... C'est vous-même qui avez fabriqué cet acte, pour vous livrer avec une apparence de liberté à une passion dominante, pour former un second hymen. — Moi, moi ! j'aurais fait un faux acte ! vous pourriez m'en soupçonner, grand Dieu !... Et cette lettre de votre ami, est-ce moi encore qui l'ai supposée ? — Ce n'est point là l'écriture de Robert : la lettre, l'extrait mortuaire, tout est de votre façon, madame, et vous avez cru en imposer au monde, m'en imposer à moi-même avec de pareils

moyens ! — Vous m'accusez, vous l'auteur de tous mes maux, le fabricateur sans doute de ces perfides papiers ! vous me supposez une ame basse, intrigante et fausse comme la vôtre ! Je vois, je devine... Oh, quelle horreur !... Je pénètre à présent les motifs qui vous ont fait m'envoyer ces papiers, m'abuser à cet excès ; mais je les produirai en justice ! on trouvera ce Robert qui a signé la lettre, et dont j'ai très-bien reconnu l'écriture... Vous et lui, vous serez les seuls coupables dans cette malheureuse affaire, et punis comme tels ! — Je ne crois pas un mot de tout cela, madame. C'est vous qui êtes dans le plus grand danger ! une femme en puissance de deux maris ! voyez-vous jusqu'où cela peut aller !... — Ciel ! que vous m'effrayez ! quelle affreuse situation, et quel coup pour tous ceux qui m'environnent !... — Cependant, je vous ai aimée !.... Je ne puis oublier que

vous me fîtes bien chère !... Je veux ménager encore votre réputation, votre bonheur même.... Je garderai le secret, je ne paraîtrai jamais devant vous, ni devant votre époux ; mais il me faut.... de l'argent. —Je t'entends, homme vil et méprisable ! voilà où tu en voulais venir ; voilà le but de ces papiers qui m'ont plongée dans un abîme de maux! Malheureux! je veux bien à mon tour venir à ton secours ; mais tremble s'il t'échappe un mot, si jamais tu oses me regarder en face!... Je cours alors me précipiter aux pieds des magistrats ; ils m'entendront, ils découvriront la vérité et tu seras perdu. —Je ne crains rien... De l'argent ; voilà ce qu'il me faut ! —Tiens, monstre, prends, prends cet or, prends ces bijoux ; sors ensuite, et que je ne te revoye jamais.

La marquise, troublée, hors d'elle-même, donne à ce misérable tout ce

qu'elle trouve sous sa main ; et le poussant dehors, elle lui réitère ses menaces et ses ordres de ne plus revenir.... Il se retire plein de joie, et laisse l'infortunée Pauline en proie au plus violent désespoir.... Elle me confie ce terrible événement ; tous deux nous restons interdits du mensonge affreux de ce scélérat ! Mon amie met son fidèle Auxerre et Nicolie au fait de ce malheur : elle leur ordonne de ne jamais laisser pénétrer chez elle ni à la ferme, ce monstre, qui, dans un moment d'ivresse, est capable de la déshonorer, de la perdre. Tous deux lui promettent de l'éloigner à jamais des lieux qu'habitent leur maîtresse et son père. Le zèle de ces bons serviteurs la rassure un peu ; mais le trait est enfoncé dans son cœur ; il y est pour la vie ! elle qui se flattait de reconquérir le cœur de son père !... Elle est trop coupable maintenant pour oser même en former la pen-

sée. Pauline déteste le jour : elle demande la mort à grands cris, et une maladie effrayante la conduit pour la seconde fois aux portes du tombeau. Son époux, qui ignore ses malheurs, est là près d'elle, qui la veille jour et nuit. Je lui prodigue aussi mes soins, et je tremble à tout moment que, dans le transport de son cerveau, elle ne nomme Isidore, elle n'avoue qu'il existe. Elle le voit sans cesse ; il l'assiége, il l'importune de sa présence.... elle voudrait le repousser, le chasser de sa vue.... Heureusement elle ne le nomme point, et le marquis de Belbonne ne soupçonne rien. Cette cruelle maladie et sa convalescence la retiennent une année entière sans sortir du château. Auxerre, qu'elle questionne sans cesse, lui assure qu'on n'a point vu reparaître Isidore. Elle se calme enfin, et reprend peu-à-peu, non sa sérénité, mais sa force et sa santé. Une année s'écoule encore

sans qu'elle entende parler de son persécuteur; et le marquis ayant des affaires à suivre à Paris, lui propose de faire ce voyage avec lui, de l'accompagner. Elle voudrait s'y refuser, tant elle tremble de rencontrer son ennemi dans cette grande ville; mais Edouard insiste, elle ne peut lui résister : elle cède donc, et tous deux vont descendre à Paris chez vous, je crois, monsieur le commandeur, qui avez pris en amitié l'intéressante Pauline.

Pauline n'osait sortir ni seule ni avec son époux : elle tremblait de rencontrer Isidore, et chaque physionomie, qui de loin ressemblait à la sienne, faisait battre son cœur, et lui causait la plus mortelle inquiétude. Quel état, messieurs, pour cette infortunée! existait-elle? Je vous demande si l'on peut exister avec une pareille terreur!... Pauline s'était promise d'attenter à sa vie, si son secret venait à se dévoiler aux yeux de son cher Edouard,

et elle serait morte !... oui, elle aurait vraiment abrégé ses jours.

Un soir que Pauline et son époux traversaient le Palais-Royal, alors ombragé de grands arbres, un pauvre tout déguenillé s'approcha d'eux et leur demanda l'aumône. Que devint Pauline en reconnaissant Isidore ! Heureusement elle ne perd pas connaissance ; mais elle cache sa figure de ses deux mains, pendant qu'Edouard tire quelques pièces de monnaie et les donne à l'indigent. Celui-ci reconnaît à son tour la marquise : il la fixe avec impertinence et se retire.

Pauline se possède assez pour ne point éclater aux yeux d'Edouard ; mais ses genoux chancèlent, et sans cesse elle se retourne pour voir si elle n'est point suivie par son ennemi... Non, il a pris un autre chemin, et Pauline en est débarrassée : quelle nuit affreuse elle passe !...

Deux jours après, Edouard la prie d'al-

ler voir seule un homme de loi, qui lui a promis une réponse sur une affaire. Pauline prend le carrosse de monsieur le commandeur, et la voilà qui traverse Paris. Sur un quai, un embarras de voitures force la sienne à s'arrêter : soudain ce même Isidore saute à sa portière ; il paraît un peu pris de vin, et il lui dit assez bas, mais du ton le plus humble et le plus suppliant : Madame, vous qui fûtes ma femme, ne me refusez pas l'aumône, pour l'amour de Dieu! —Ciel! retire-toi, malheureux!... — L'aumône, par charité!... — Qu'as-tu donc fait de l'or, des bijoux?... — On m'en a volé une partie. — Tiens, tiens (*elle lui donne sa bourse*), prends, et songe que si je te revois dans un pareil état, je te fais arrêter.

Il s'en va en murmurant entre ses dents : Quelle fierté!... je pourrais bien vous en faire repentir!

La voiture repart, et Pauline y est res-

tée immobile, mourante, sans sentiment. C'est dans cet état qu'elle arrive à l'endroit où elle a affaire... Jamais, non jamais une femme n'a été punie plus cruellement de l'inconséquence d'une première inclination. Heureusement pour celle-ci, Isidore était abruti, avili par tous les vices crapuleux qui accompagnent la misère. Il n'avait pas assez de caractère pour oser agir contre une marquise dont il redoutait le nouvel époux; et, réduit par sa mauvaise conduite à demander l'aumône, il était devenu bas, rampant, humble et presque insensé.

Pauline fit ces réflexions, et se flatta de pouvoir en imposer à ce misérable, ou du moins d'obtenir sur lui une vengeance éclatante, si jamais il osait trahir son secret; mais ce secret, entre les mains d'un pareil homme, il pouvait être divulgué d'un moment à l'autre, et c'est

ce qui faisait frémir continuellement mon amie !...

Elle avait pressé son retour à Belbonne, et, à son grand étonnement, il s'écoula deux années entières sans qu'elle entendît parler de son ennemi, ainsi que je vous ai dit qu'elle appelait Isidore... Mais un jour, son époux Edouard rentra sombre, pâle, agité par un violent chagrin. Pauline frissonne : elle lui demande ce qu'il a. — Ce que j'ai, madame !... lisez.

Edouard lui donne une lettre, et Pauline reconnaît l'écriture d'Isidore !... Un nuage épais vient soudain obscurcir ses yeux... elle tombe sans connaissance. Edouard lui prodigue ses soins ; elle revient à l'existence, au malheur... Ils sont donc vrais, lui dit Edouard, les faits contenus dans cette fatale lettre ? — Oui, oui, ah oui, monsieur, tout est vrai, tout : je suis... — La femme d'un autre

et la mienne? — Eh quoi, le scélérat aurait pu dévoiler?... — Lisez.

Pauline verse un torrent de larmes, et à peine a-t-elle la force de lire cette fatale lettre adressée au marquis lui-même par le perfide Isidore :

« Monsieur le marquis, un infortuné vous demande mille pardons, s'il détruit en un moment la plus douce illusion, tout votre bonheur!... Je suis dans les cachots depuis six mois, accusé à tort d'un crime que je n'ai point commis, et je réclame votre puissante protection pour m'en retirer et me faire rendre la justice que je mérite. Un mot, un seul mot va vous appitoyer sur mon triste sort. Je suis... je suis l'époux de votre femme, oui, son premier époux ! elle m'a quitté sans que nos liens soient rompus, et l'amour qu'elle avait pour vous, a porté cette femme coupable à supposer un faux acte de ma mort pour vous épouser....

Elle vous dira le reste... sa fierté, sa dureté envers moi m'ont forcé à cet aveu qui la perd... mais le mérite-t-elle assez? En grace, venez à mon secours, monsieur le marquis : je vous en aurai une éternelle reconnaissance..... »

Cette lettre était signée et datée d'une maison de force où le misérable était détenu. Il s'était aveuglé au point d'espérer que le marquis s'intéresserait à lui, et croirait légèrement les calomnies qu'il débitait contre Pauline.

Le monstre, s'écria-t-elle !... il ose en imposer avec cette audace ! — Quoi ! serait-il faux, demanda Edouard ?... — Non, monsieur, lui répondit Pauline avec une noble fermeté : tout est vrai dans cet écrit, excepté la circonstance de l'acte mortuaire que j'étais incapable de supposer. Veuillez, monsieur, oh, daignez écouter le récit de mes malheurs, et puis

vous jugerez l'homme qui détruit aujourd'hui notre félicité.

Le marquis s'assied de l'air le plus sombre. Pauline lui fait un récit entrecoupé de larmes, de sanglots, des séductions qu'on a employées pour l'unir à l'homme le plus vil, et des suites de cet hymen fatal. Elle ne cache que la circonstance du séjour de son père à la ferme, sous le nom de Marcian; elle dit ce père éloigné et toujours irrité contre elle; enfin elle fait un tableau déchirant de tout ce qu'elle a souffert depuis son second hymen.

Le marquis l'écoute tranquillement, examine l'acte mortuaire, et se convainct qu'il est l'ouvrage de gens exercés déjà dans ce genre de faux. Il plaint Pauline, il la serre contre son cœur, et se retire après avoir ordonné à Auxerre de veiller sur sa maîtresse. Un moment après, Pauline entend le galop d'un che-

val qui sort du château, et à l'instant même elle reçoit ce fatal billet des mains de Julienne, à qui le marquis vient de le remettre :

« Pauline!... Pauline, que j'ai tant aimée, que j'adore encore!... vous êtes plus à plaindre que coupable.... mais je ne puis plus vivre près de vous.... L'opprobre de votre premier choix est trop avilissant pour moi-même.... Jugez de l'état déshonorant qu'il peut faire, si jamais !.... Je respecterai votre secret jusqu'à ma mort.... ma mort qui ne tardera pas : oui, je consens à taire cette affaire ignominieuse pour tous deux... Je vais voyager, passer par Paris, où je saurai mettre votre ennemi dans un lieu si sûr, qu'il ne pourra plus vous tourmenter... c'est le seul service que je me plaise encore à vous rendre... Adieu, Pauline, adieu ! nous ne nous réunirons plus qu'au séjour du trépas : c'est là seulement

que le bonheur nous attend vous et moi. Adieu pour jamais! »

EDOUARD DE BELBONNE.

Et par *post-scriptum* : « Ci-joint ma procuration pour que vous puissiez toucher de vos fermiers, jusqu'à ce que j'en aie autrement ordonné. »

Vous le voyez, tous les coups l'accablent à-la-fois, cette malheureuse Pauline! Comment n'est-elle pas morte dans ce cruel moment!... Non; mon zèle, les soins d'Auxerre, de Nicolie, de tous ceux qui la chérissaient, lui ont conservé une vie qu'une première faute devait traverser pour jamais. Pauline a survécu à l'abandon du plus tendre, du plus injuste des époux; mais elle a fait construire dans son parc un pavillon isolé, ténébreux, où l'image de cet époux, qu'elle a perdu enfin, est sans cesse témoin de ses regrets, de ses larmes. Vous le verrez, ce lugubre

pavillon, il vous fera la plus douloureuse impression. Mais terminons mon récit.

Nous ignorâmes quels moyens avait pris le marquis pour mettre Isidore en lieu de sûreté, ainsi qu'il l'avait promis en quittant Pauline. Edouard a souvent écrit à Pauline, mais sans lui parler de cette circonstance. Quoi qu'il en soit, nous n'entendîmes plus parler d'Isidore pendant quatre années, c'est-à-dire, jusqu'à l'arrivée de monsieur le commandeur à Belbonne. Ce n'est que depuis un mois environ que ce méprisable Isidore a reparu dans ces contrées, et porté de nouveaux coups au cœur déjà trop ulcéré de l'infortunée marquise. Elle prend un parti violent; elle vous cède sa terre; elle se propose d'aller vivre ignorée, loin du barbare qui la persécute; elle me confie le sort de son fils Paul, qui sait maintenant qu'elle est sa mère. Déjà toutes ses dispositions sont faites, lorsque hier, le seul

trait qui restât au destin pour déchirer son ame, vient la livrer au plus violent désespoir, et la forcer à une fuite précipitée.

Son père Marcian ignorait que la marquise fût sa fille : Marcian ignorait encore qu'elle eût deux époux, qu'Isidore existât. Un moment a déchiré tous ces voiles et porté la mort dans le sein de toute cette famille.

Hier donc, vers le soir, pendant qu'on s'occupait ici des préparatifs de la petite fête qu'on voulait vous donner... ciel! pourrai-je sans frémir vous raconter ce terrible événement!... un homme entre dans cette ferme : c'est Isidore ! Il s'était un peu enivré pour se donner plus d'audace et plus d'insolence. Où est, dit-il avec arrogance, monsieur de Saint-Clair?

Monsieur de Saint-Clair, s'écrie tout le monde étonné! Qui peut connaître ce

malheureux vieillard, et frapper pour la première fois ce toit rustique de son véritable nom!...

Nicolie est la seule qui se doute, à l'air impérieux, aux vêtemens délâbrés de l'inconnu, du motif qui l'amène. Elle frémit, se présente à Isidore, et lui dit: Que voulez-vous, monsieur? nous sommes tous occupés ici : revenez dans un autre moment.

Elle veut l'éconduire. Marcian l'arrête: Une voix étrangère, dit-il, a prononcé mon nom. Que me veut-on? — Je suis, lui répond Isidore en insistant pour rester, le premier mari de votre fille, cet homme que vous vîtes autrefois chez madame de Lucé. — Ciel!... vil séducteur! Oses-tu te présenter devant moi? — Je l'oserai, puisque j'ai des droits même sur vous. — Sur moi! — Oui; apprenez que je suis le maître de cette terre et de cette ferme que vous habitez. — Vous!— Moi-

même. La prétendue marquise de Belbonne n'est autre que votre fille Pauline. Cette femme coupable a contracté deux hymens ; et pour comble d'audace, elle a prétendu vendre cette terre sans mon consentement ; vente nulle, et que je vais faire résilier ; en un mot, vous voyez votre seigneur, votre maître, et celui de qui vous dépendez tous maintenant.

Nicolie n'a pas pu empêcher ce misérable de prononcer ces mots déchirans pour le vieillard. Marcian s'écrie : Où suis-je ! ô terre ! ouvre ton sein pour me recevoir ! Ma fille, mon indigne fille !... Deux époux ! ô crime, ô crime affreux !...

Paul, indigné, l'interrompt : Mon maître, ne croyez pas?...

Isidore réplique : Savez-vous, jeune homme, que vous êtes mon fils, celui de la coupable marquise? — Je le sais, monsieur, répond Paul avec fermeté ; mais je ne veux reconnaître que ma mère et mon

respectable aïeul que voici. — Que de coups à-la-fois, interrompt Marcian! je n'y survivrai pas.

Nicolie veut faire au méchant Isidore les reproches qu'il mérite. Marcian lui ordonne de se taire. Eh! pourquoi accuser cet homme, lui dit-il! ma fille n'est-elle pas la plus criminelle! Fuir son père, former le lien le plus honteux!.... contracter un second hymen! rejeter loin d'elle, élever son fils comme un simple paysan! Trouvera-t-on de pareils forfaits dans les annales des monstres qui ont déshonoré leur famille! Allons, il faut fuir, abandonner ces misérables.

Il se lève. Partez si vous voulez, dit Isidore avec ironie. Pour moi, je reste ici; j'y suis chez moi.

Il s'assied de l'air le plus impertinent.

Marcian veut sortir : Paul et Nicolie l'arrêtent : Où courez-vous? — Je ne sais; je suis perdu, dégradé, avili à mes pro-

pres

pres yeux; ce séjour m'est odieux!.... Laissez-moi; ne me suivez pas. — Mon père, poursuit Paul en s'adressant toujours au vieillard, y pensez-vous? par le tems affreux qu'il fait!... Vous ne sortirez pas! — Non, monsieur, non, réplique Nicolie. — Mais cet homme vil, répond Marcian, qui ose prendre possession.... — De cette ferme, repart Isidore en riant! je le crois bien; je vous ai dit déjà qu'elle était à moi. Le château, les terres, tout m'appartient ici, et je n'en sortirai plus. — Entendez-vous? l'entendez-vous, ce malheureux! Nicolie, je vous ordonne de me suivre. Paul peut rester avec son père. — Moi, vous abandonner, grand Dieu!... Mon seul père, celui que j'aime et respecte, c'est vous, mon bon maître. Je n'appartiens en rien à ce méchant homme qui vient ici porter le désordre et la douleur!

Isidore se lève et veut pousser la brutalité jusqu'à frapper Paul. Il lui ordonne

de rester avec lui, sous peine d'encourir sa malédiction. Vos menaces, lui répond Paul exalté, n'ont aucun effet devant l'être suprême, qui sait apprécier le cœur des hommes. Voilà mon père que vous faites mourir; et ma mère! je la perdrai! oh! je vais la perdre, et vous aurez aussi causé sa mort! — Que m'importe la vie de ce vieillard orgueilleux et de cette femme qui m'a abandonné pour un autre! Les lois me feront justice de tant d'horreurs. — Les lois! s'écrie Marcian. Ah! partons: j'expirerais plutôt là.

Il ouvre la porte de la ferme, et court, malgré son âge, comme un insensé: Paul et Nicolie volent sur ses pas: Paul ordonne soudain aux deux domestiques d'aller au château, d'amener madame de Belbonne en quelque état qu'elle soit. La fille et le garçon de ferme coururent exécuter cet ordre; et pendant ce tems, il est impossible à Paul, à Nicolie, de faire

rentrer l'obstiné vieillard chez lui. Il a perdu la tête, il est dans un délire effrayant, et ne prononce que des mots entrecoupés : La marquise ma fille !.... Je m'en doutais; j'en étais sûr !... Mais deux époux !...et ce scélérat qui m'insulte !... Il a des droits ! oh ! il en a !... Les lois !... il parle des lois !... Elles flétriront la coupable Pauline, et mes cheveux blancs aussi !... Malheureux vieillard !... et je resterais, et j'attendrais !... Non, non.... je vous ordonne à tous de me laisser partir ou de me suivre, si vous avez ce courage !...

Pendant qu'il se débat dans les bras de Paul, Nicolie rentre dans la ferme : elle accable Isidore d'injures, et veut le forcer à quitter la place. Il y reste immobile. Il répond toujours qu'il est chez lui, qu'il le prouvera; et que si monsieur de Saint-Clair veut y accepter un asile, il verra ce qu'il fera pour lui. Le méchant joint ainsi l'ironie à la plus profonde malignité. Le

vieillard entend ses forfanteries, les prend au sérieux, et s'éloigne malgré les instances de Paul et de Nicolie, qui ne peuvent l'abandonner dans un pareil moment. Voilà du moins ce que je présume ; car depuis l'arrivée des deux domestiques au château, j'ignore les principaux détails de cette scène, qui paraît avoir continué après leur départ. Ces deux domestiques donc, Jacques et Marie, ainsi qu'ils s'appellent, avaient couru au château d'après l'ordre de Paul. Ils se présentent à la marquise, et lui racontent à la hâte tout ce dont ils viennent d'être témoins. Vous jugez du désespoir de cette infortunée, dont en un moment tous les secrets sont dévoilés aux yeux de son père ! Elle hésite : elle ne sait ce qu'elle doit faire ; elle n'ose se montrer à monsieur de Saint-Clair ; elle accuse les hommes, le ciel, toute la nature. Jacques et Marie la pressent de venir : elle prend une résolution subite et

désespérée. Retournez, dit-elle aux gens de la ferme, retournez chez vous, et venez soudain me rapporter ce qui s'y passe dans ce moment.

Jacques, Marie reprennent le chemin de la ferme. Ils arrivent et n'y trouvent plus Marcian, Nicolie, ni Paul : seulement Isidore est encore là qui s'enivre seul au couvert qu'on a préparé, et qui dit tranquillement aux deux domestiques : Ils viennent de partir; mais c'est moi qui suis votre maître. Vous pouvez rester, je vous le permets. — Monsieur... — Ma femme vient-elle ? allez lui dire que je lui ordonne de venir me trouver ici sur-le-champ. Si elle résiste à mes volontés, je vais, moi, et dans l'instant même, m'établir chez elle.

Jacques et Marie, gens simples et timorés, reviennent au château ; la marquise y faisait des préparatifs de départ, et les chevaux étaient mis à sa voiture :

elle entend à peine ce que lui rapportait de nouveau les deux domestiques, et fait monter son concierge. Voilà, dit-elle à cet homme, les clefs de tout ici ; vous donnerez tout cela demain à monsieur le chevalier de Verceil, et vous le mettrez en possession de sa propriété. — Quoi, madame ?... — Point de réplique.

Julienne, sa fidelle femme de chambre, qui ne l'a point quittée, est là qui verse un torrent de larmes. La marquise a l'œil sec ; mais elle est pâle ; sa langue est glacée, et l'on voit qu'elle souffre horriblement. Son léger bagage est prêt : elle prend la main de Julienne, monte en voiture avec elle, et dit aux gens de la ferme : Allez apprendre tous ces événemens à monsieur le prieur de Garnay, et dites-lui que demain il aura de mes nouvelles.

Elle parle bas au cocher, et la voiture disparaît.

Jacques et Marie s'entretiennent long-

tems avec le concierge, stupéfaits des deux fuites dont ils viennent d'être témoins. A la fin, ils se rappellent l'ordre de la marquise, et viennent me réveiller. Quel coup de foudre pour un ami aussi zélé que je le suis ! Je me fais répéter vingt fois par ces bonnes gens les circonstances de ce triste événement, et ils me donnent, à leur manière, des détails auxquels je suis obligé d'ajouter mes présomptions, pour vous les rendre plus clairement. Je suis accablé de douleur, et je vole d'abord au château, où le concierge me certifie la fuite de la marquise. Je me rappelle que vous, monsieur le commandeur, et votre famille, vous devez être depuis long-tems à la ferme. Je me peins votre surprise en n'y trouvant plus ses hôtes; et toujours accompagné de Jacques et de Marie, qui n'osent pas revenir ici seuls, tant ils ont peur de l'inconnu qui s'en dit le maître, je viens

vous y trouver, et j'y rencontre ce misérable Isidore, auteur de tout ce désordre !... Il paraît qu'il aura achevé de perdre sa raison avec les mets, les vins qui vous étaient destinés; et que, pressé du besoin du sommeil, il se sera traîné à l'écurie, par habitude d'abord de coucher dans ces sortes d'endroits, et peut-être ensuite par la crainte d'être découvert, interrompu par vous ou par d'autres étrangers. Vous l'avez trouvé là, plus calme, plus réfléchi, et vous voyez qu'il se repent lui-même de la scène affreuse qu'il a causée ici.

Voilà, messieurs, voilà la vérité sur madame de Belbonne, votre amie et la mienne. Vous y voyez combien elle a souffert pour avoir fait un choix indigne d'elle; vous admirez sa tendresse filiale envers un père, injuste peut-être, mais plein d'honneur et de probité. Vous estimerez aussi les douces vertus du jeune

Paul, qui préfère sa mère et son aïeul à l'homme méprisable qui voulait le retenir près de lui ; enfin vous savez tout, et je vois, par les larmes qui coulent de vos yeux, que vous vous intéressez, aussi vivement que moi, au sort de tous nos fugitifs. Où les trouver, par où suivrons-nous la trace de leurs pas? voilà ce qui nous embarrasse, et sur quoi il est important que nous nous concertions. »

Les aventures de madame de Belbonne, quoique racontées très-rapidement par le prieur de Garnay, avaient singulièrement ému le commandeur, le chevalier et monsieur de Marville. Le récit de ces aventures avait pris du tems; ensorte que le soleil était déjà au tiers de sa carrière, lorsque monsieur Rendu cessa de parler. Tous les amis de Pauline gémirent sur ses malheurs, et convinrent qu'ils étaient

d'une nature à porter la terreur dans l'ame des jeunes personnes qu'un fol amour, un choix mal dirigé égareraient, entraîneraient dans le précipice où s'est plongée l'infortunée marquise. Il est peut-être rare, dira-t-on, de trouver un misérable aussi vil qu'Isidore ; mais enfin cela se peut, et alors quelle source de larmes pour la victime d'une pareille séduction ! Cet Isidore, que l'opprobre avilit au point de demander l'aumône à sa propre femme, qui tantôt a de l'audace, de l'impudence, tantôt de la bassesse, de la soumission, toujours de l'orgueil et le projet de tourmenter Pauline ; cet Isidore qui, malgré son arrogance, ne connaît plus l'amour ni la nature, qui se laisse enlever son fils, ne s'en informe plus ensuite, et veut, lorsqu'il le rencontre, faire valoir les droits d'un père sans en avoir rempli les devoirs ! Fallait-il que Pauline, la douceur, la bonté, la vertu sur

la terre, eût le malheur de rencontrer un pareil scélérat qui devait décider de sa vie entière ! O Pauline ! quel contraste forme avec ton séducteur ta piété filiale! et combien il est doublement aveugle, ton père, ce vieillard obstiné, qui, le seul parmi tous ceux qui te sont chers, ne rend pas justice à tes rares qualités !

Telles sont les réflexions que font les amis de la marquise. Le commandeur sur-tout, qui toujours met sa pénétration en avant, s'attendrit d'autant plus, qu'il prétend avoir deviné tous ces secrets, et que si Pauline avait eu plus de confiance en lui, il aurait su prévenir tous ces malheurs. On lui fit comprendre que le silence de madame de Belbonne était motivé par la honte du lien avilissant qu'elle avait formé, par la terreur qu'elle éprouvait d'un double hymen, et par la douleur de rougir aux yeux de ceux qui l'estimaient. Le commandeur sentit la force

de ces raisons, et se joignit à ses amis pour prendre des moyens convenables à la circonstance.

Il fut décidé que le chevalier de Verceil et son beau-père courraient dans les environs, chercheraient par-tout les traces du vieux Marcian, qui, vu son âge, ses infirmités et le mauvais tems de la nuit, ne pouvait pas être bien loin. Pendant ce tems, le commandeur et les deux dames iront s'informer de la marquise au couvent de Sainte-Agnès, où elle avait le projet d'aller se retirer, où sans doute elle s'est réfugiée. Quant au prisonnier, auteur de tous ces maux, on le laissera sous la garde de Célestin, qui en répondra, et le fera conduire au château de Belbonne; là il l'enfermera, en attendant qu'on ait pris un parti sur son sort.

Tous ces projets ainsi arrêtés, on fait part à Césarine et à Louise, qui reparaissent dans la salle, des lumières qu'on

vient d'avoir sur les fugitifs de la ferme, et l'on se rend d'abord au château de Belbonne, dont le concierge, suivant les instructions qu'il a reçues de la marquise, remet toutes les clefs au chevalier de Verceil.

Célestin, intrépide et vigoureux, s'est fait aider de Jacques et de Marie, pour faire monter dans une voiture de ferme Isidore, qui néanmoins a opposé peu de résistance, et ce misérable est gardé sous la clef dans une des salles souterraines du château. Cela fait, chacun part pour sa destination, en se promettant réciproquement de se réunir tous les soirs, jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles favorables. Le prieur est le seul qui ne va point à la découverte. Comme madame de Belbonne lui a fait dire qu'il recevrait une lettre d'elle dans la journée, il reste chez lui pour y attendre cette lettre précieuse ; mais la journée entière se passe, et cette

lettre n'arrive point. Quelle inquiétude pour le bon pasteur ! il ignore la cause de ce retard, et nous allons nous empresser, nous, de l'apprendre à nos lecteurs.

Le commandeur était monté en voiture pour se rendre au couvent de Sainte-Agnès, accompagné de Césarine seulement. Louise, au désespoir de la fuite de son cher Paul, Louise qui n'avait pas pu reposer à la ferme à côté de sa mère, et qui méditait un projet qu'elle voulait seule exécuter, Louise avait demandé à rester au château, et ses parens y avaient consenti. Le commandeur donc est parti avec madame de Verceil. Le couvent des Bénédictines n'est qu'à quelques lieues de Belbonne ; ils y arrivent bientôt ; et, admirant de loin le site romantique de cette communauté assise au milieu d'un bois, sur le penchant d'une colline, ils ne s'étonnent point que des infortunés recherchent cet asile consacré au repos et à

la méditation. Déjà ils sont au pied des murailles élevées de ce vaste monument, et leur cœur sensible bat délicieusement, dans l'espoir d'y rencontrer l'objet de leurs recherches et de leur affection. Le commandeur sonne à la porte du jardinier ; cette porte s'ouvre et leur laisse voir dans la cour le fidèle Auxerre, qui s'y promène les bras croisés et la tête enfoncée dans sa poitrine. Auxerre, s'écrie le commandeur transporté de joie ! n'est-ce pas là Auxerre ? Oh ! notre amie est ici.

Au cri du commandeur, Auxerre s'est retourné. Il reconnaît à son tour monsieur de Waroménil et se précipite à sa rencontre : Vous voilà, monsieur, dit ce bon serviteur ? Eh bon Dieu, qui a pu vous indiquer la trace de nos pas ? Comment avez-vous su ?... — Tu l'apprendras, Auxerre ; mais dis-moi, madame de Belbonne ?... — Elle est ici : oui,

nous sommes ici depuis cette nuit. — O bonheur ! où est-elle à présent ? — A présent, elle est chez madame la supérieure, son amie, avec qui elle s'entretient de ses maux, de ses maux bien cruels, hélas ! et que vous ignorez ! — Nous savons tout. — Tout ? — Oui, le prieur de Garnay nous a tout révélé. Ta maîtresse ! oh ! quelle femme ! qu'elle fut à plaindre ! et combien mon amitié pour elle double par la connaissance de ses malheurs ! Mais toi, tu l'as donc suivie ? — Je dormais profondément, moi, monsieur, ignorant si Jacques et Marie avaient réveillé madame, ce qu'ils avaient pu lui dire. Tout-à-coup le bruit d'une voiture, à laquelle on met les chevaux dans la cour du château, m'arrache au sommeil. Qu'est-ce là, me dis-je ? vient-on ? part-on ?... Je m'habille à la hâte ; je descends, et je vois madame et Julienne, qui vont monter dans la grande ber-

line chargée d'une foule de paquets. Madame me raconte à la hâte l'événement de la ferme, ses projets; je veux en vain m'y opposer; elle m'ordonne de la suivre, sans me permettre de repliquer : elle est pâle, silencieuse; elle m'effraye; je monte derrière la voiture, sans penser moi-même, sans avoir la faculté de réfléchir, et nous arrivons ici au petit jour. Le couvent était fermé; mais le jardinier, que je connais, m'a ouvert; c'est chez ce jardinier que nous avons attendu le lever de madame la supérieure, et madame est chez elle dans ce moment-ci. — Et tu n'as pas pu nous avertir?... — Madame m'a commandé de l'attendre ici jusqu'à ce qu'elle m'ait donné une lettre que je dois porter aujourd'hui à monsieur le prieur de Garnay. — Va dire à madame, ou plutôt va lui faire dire (car on n'entre pas aisément, je crois, chez madame la supérieure)

que nous l'attendons ici, que nous voulons absolument lui parler. — J'y cours.

Auxerre est quelque-tems sans revenir : à la fin, il reparaît, et dit au commandeur : Veuillez me suivre, monsieur, avec madame votre nièce, jusqu'à la grille du parloir, où vous trouverez ma maîtresse. — La grille, répond le commandeur ! comment diable, serait-elle déjà cloîtrée?

Le commandeur et Césarine entrent dans le parloir, et voyent en effet à la grille leur malheureuse amie, qui, ayant appris d'Auxerre qu'ils savent tout chancelle, est prête à perdre connaissance, reste dans l'attitude d'un coupable qui attend son arrêt.

Pauline n'a pas la force de proférer une seule parole. Le commandeur est ému jusqu'aux larmes. Il s'approche d'elle : Pauline, lui dit-il avec bonté, Pauline, qu'avez-vous fait?... Pourquoi cette fuite, ce départ précipité? Avez-vous pu esti-

mer assez peu votre vieil ami pour le traiter ainsi?... — Monsieur, monsieur!... vous savez ma faute et ma cruelle punition!...

Oui, je sais vos aventures, Pauline; mais je n'y vois que des malheurs et non des fautes. Vous fûtes femme, aimante, entraînée, séduite, et comme vous dites, vous en êtes cruellement punie!... Mais avez-vous perdu pour cela l'estime des honnêtes gens! Loin de nous les cœurs glacés, qui ne jugent que les surfaces! ceux-là ne sont point faits pour connaître les douces effusions de l'amitié!... Pauline, votre château vous est ouvert comme nos cœurs à tous; il faut que vous y reveniez.... — Moi, moi, grand Dieu! chargée de la malédiction de mon père!... Mon père! sait-on ce qu'il est devenu? — Nous l'ignorons encore. Mais vous, Pauline, au lieu de voler cette nuit à ses côtés, de le consoler, de l'empêcher

de fuir, vous l'abandonnez à son désespoir!... Franchement, et n'est-il pas vrai, Césarine, il y a un peu de folie dans toutes ces têtes-là! Pauline répond: J'en conviens, commandeur; oui, j'ai eu tort de suivre mon premier mouvement.... mais ce coup était affreux. Voir détruire en un moment le fruit de dix années de silence, de soins!... Voir un misérable insulter mon père, le chasser de chez lui!... ce père me maudire, m'accabler de reproches, ignorant mes infortunes, attribuer mon double hymen aux motifs les plus coupables!... Je n'ai point pleuré, non, je n'en ai pas eu la force.... Mais comme ce cœur-là, cette tête, tout mon être souffrait!.... O commandeur! que n'ai-je pu mourir!.... Je suis partie... j'aurais fui au bout de l'univers.... Mais ce père irrité, où est-il?... et mon fils! — Digne imitateur des vertus filiales de sa mère, il a suivi son aïeul... Au surplus, Verceil est

en campagne, il les découvrira. —Et ce monstre, cet affreux Isidore? — Nous le tenons; oh, pour celui-là, nous le tenons bien; il ne nous échappera pas, je vous en réponds. — Ciel! il serait?... — Au château, sous la garde de Célestin, qui ne le laissera pas partir, soyez-en bien sûre? — Et que prétendez-vous en faire? — Parbleu! vous en débarrasser: est-il si difficile?... un drôle de cette espèce! jamais on n'aura fait un plus sage emploi d'une lettre-de-cachet. Mais vous, marquise, abjurez vos projets de retraite: venez vivre avec nous? Délivrée pour jamais de votre ennemi, que craignez-vous? — Un autre ennemi, monsieur, plus cruel encore qu'Isidore, ma conscience. — Vous reproche-t-elle quelque chose? — Et le malheur de mon père, sa malédiction! — Il la révoquera, ce vieillard irrité! Il a confiance en moi, je vous ferai rendre sa tendresse. —Jamais, comman-

deur, non jamais! — Le tems, le tems ferme toutes les blessures. — Celle-là est si profonde! — Marquise, venez ; ma nièce et moi nous vous en conjurons! — Moi, m'exposer encore aux regards humilians, aux menaces même de ce vil Isidore! — Vous ne le verrez point! — De grace, au nom du ciel, monsieur le commandeur, et vous madame de Verceil, n'insistez pas; laissez-moi, laissez-moi dans cette pieuse retraite, où je veux..... — Renoncer à l'amitié, à la nature! Vous êtes mère, Pauline : vous n'avez pas le droit de disposer de votre personne, de vivre pour vous, en véritable égoïste... Votre fils! il ne vous a pas demandé la naissance; mais il a droit d'exiger de vous le bonheur. Vous lui devez une existence, des soins, de la tendresse, et sa félicité dépend de vous. Il aime... Louise, vous le savez!... Qui sait si votre présence, votre attachement pour

Paul... tout cela ne décidera pas mon neveu à lui donner sa fille?... Tout peut s'arranger entre des amis tels que nous le sommes, et je vois déjà dans les yeux de madame de Verceil, qu'elle ne dément pas le mot que je viens d'avancer pour le bonheur de sa fille et de votre Paul. — Mais cet Isidore! — Ce que c'est que d'avoir l'esprit frappé... l'ame ulcérée par les longues persécutions d'un ennemi! Cet Isidore, je vous l'ai déjà dit, sera pour jamais soustrait à la société qu'il déshonore. Ne parlons plus de lui, Pauline, mais de votre père, dont nous allons tous attaquer le cœur sensible, et de votre fils, qui n'attend que de votre seule présence les doux bienfaits de l'hymen et de la nature.

Le commandeur et Césarine redoublèrent d'instances; et la marquise, un peu remise de l'émotion qui l'avait portée la veille à une fuite précipitée, et vraiment

insensée, Pauline céda, non à l'attrait de la société, de la fortune, de la grandeur, mais à l'amitié et à la voix secrète, impérieuse et si touchante de la tendresse maternelle. La supérieure du couvent, femme honnête et sensible, qui descendit la retrouver au parloir, aida ses amis à la décider à rentrer dans le monde, et cette respectable supérieure eut même l'honnêteté de les retenir tous les trois à dîner. Ce ne fut donc que vers le soir que Pauline remonta en voiture avec son vieil ami, Césarine et le fidèle Auxerre, qui les accompagna à cheval : toute cette société revint au château de Belbonne, où Pauline frémit en pensant qu'il était habité aussi, dans ce moment, par son plus mortel ennemi, ainsi qu'elle appelait sans cesse et à juste titre le coupable Isidore.

L'abbé Rendu, qui était fort inquiet de n'avoir pas reçu, de toute la journée, des nouvelles

nouvelles de son amie, fut averti de son retour au château, et s'y rendit soudain pour serrer Pauline dans ses bras.

Le commandeur était tout fier d'avoir réussi dans la part de recherches qui lui avait été confiée. Il était en effet plus heureux que le chevalier et monsieur de Marville, qui rentrèrent bientôt tristes et désespérés d'avoir fait des démarches inutiles. En vain ils s'étaient informés par-tout dans les environs, d'un vieillard aveugle, accompagné d'un jeune homme et d'une vieille femme; personne n'avait pu leur donner des renseignemens sur Marcian, Paul et Nicolie. Ils se proposaient de retourner le lendemain aux informations, et ils se consolaient un peu eux-mêmes, en cherchant des motifs de consolation pour l'infortunée Pauline qui gémissait de l'absence des deux êtres les plus chers à son cœur. Tous nos amis, ainsi réunis, avaient encore un autre

sujet bien grand d'inquiétude. Louise, qu'on avait laissée le matin au château, avait disparu et ne rentrait point : qu'était devenue cette jeune personne ?.... C'est à nous à débrouiller encore ce nouveau mystère.

Louise, depuis l'abandon de la ferme, qui l'avait privée de son cher Paul, était restée muette, silencieuse ; mais une sombre douleur consumait son cœur. Sa mère Césarine s'était un peu reposée pendant la nuit ; mais Louise n'avait pu se livrer au sommeil, et elle n'était restée dans la chambre de Marcian, que par égard pour l'auteur de ses jours, qui dormait auprès d'elle. Revenue au château avec la compagnie, Louise, voyant que chacun se séparait pour aller à la recherche des fugitifs, avait, de son côté, formé le projet de chercher Paul, et de ne revenir à Belbonne que lorsqu'elle aurait retrouvé l'ami de son enfance. En conséquence,

elle laissa partir tout le monde ; puis, ayant pris un petit chapeau de paille, un simple ajustement, elle sortit secrètement, guidée seulement par l'amour, qui, dans cette occasion, devait la servir mieux que l'amitié.

Un heureux pressentiment conduit ses pas vers le joli hameau de Port-Vendre, et quelque chose lui dit que son amant et son ancien bienfaiteur peuvent être cachés là dans quelque cabane de pêcheurs. (1) Port-Vendre n'est qu'à une petite lieue de la ferme de Marcian ; il se pourrait que ce vieillard obstiné, en fuyant son asile, eût dirigé sa marche de ce côté. Louise, triste, pensive, tantôt soupirant, tantôt levant les yeux au ciel, toujours examinant autour d'elle, a déjà fait une

(1) J'ai déjà dit plus haut que Port-Vendre n'était pas alors une ville telle qu'on la voit aujourd'hui.

demi-lieue environ, lorsqu'elle voit au loin, sur la route, un jeune homme qui semble accourir de son côté. Son cœur, plus habile que ses yeux, a bientôt reconnu ce jeune voyageur. C'est Paul, s'écrie-t-elle!... et elle reste immobile de saisissement, incapable de faire un pas de plus. Paul, qui a aussi reconnu sa chère Louise, vole vers elle. Mademoiselle Louise, lui dit-il!... eh quoi! c'est vous! seule, si matin dans ces campagnes!

Louise jette ses bras autour de son col, en lui répondant : Mais vous, monsieur Paul!... C'est donc bien vous! oh! que je suis heureuse! — Mon bon Dieu, qui me l'aurait dit que j'aurais le bonheur de rencontrer..... — Et moi donc!... Mais où est monsieur Marcian? Où êtes-vous tous?... Et quel papier tenez-vous là? — Je vais vous le dire; mais auparavant, racontez-moi ce qui s'est passé depuis notre départ de cette nuit? Vous êtes ar-

rivée à la ferme, n'est-ce pas? et monsieur le commandeur aussi? — O mon Dieu oui; et jugez de notre douleur à tous, de la mienne sur-tout, en ne vous y trouvant plus, en n'y voyant plus monsieur Marcian!

Louise lui raconte ingénument, mais avec fidélité, tout ce dont elle a été témoin à la ferme ainsi qu'au château. Elle apprend à Paul que monsieur le curé a dévoilé toutes les aventures de la marquise, qu'Isidore est prisonnier au château, qu'enfin le chevalier de Verceil et Marville sont partis pour les chercher, tandis que le commandeur et madame de Verceil sont allés au couvent de Sainte-Agnès, où l'on présume que madame s'est retirée. Quand Louise a fini son récit, elle prie Paul de lui révéler l'asile que Marcian a choisi, et de lui dire aussi quel papier il tient dans sa main. Paul, abattu, consterné de tant d'événemens, rappelle

à lui sa fermeté, sa mémoire, et lui parle en ces termes :

« Je vous dirai donc, mademoiselle Louise, que monsieur Marcian, mon respectable aïeul, puisque vous le savez, indigné des menaces de mon père..... de ce méchant Isidore, ayant perdu la tête, sa raison en un mot, se mit à courir dans la campagne, malgré Nicolie et moi, malgré sur-tout le tems affreux qu'il faisait cette nuit. En vain nous essayâmes de le retenir. Ce vieillard irrité semblait avoir recouvré toutes les forces de sa jeunesse ; il s'arrachait de nos bras, il courait, se précipitait contre les arbres, et nous menaçait même du poids de sa haine, si nous persistions à le retenir ; que pouvions-nous faire? Nous fallait-il employer la violence, risquer de blesser un être aussi précieux? Il marchait devant nous ; et, guidant sa course incertaine, nous lui disions tout ce que la circonstance et la

prudence nous suggéraient. Il n'écoutait rien; il s'écriait sans cesse : Fille coupable! deux époux!... dont l'un me chasse de mes foyers, s'y installe, et accable d'injures ces cheveux blancs qu'il a déshonorés!... plutôt mourir cent fois! plutôt courir au bout de l'univers pour fuir cet asile de tous les crimes!...

» Il n'entendait point les éclats de la foudre; il ne remarquait ni les éclairs, ni les torrens; il ne sentait même point la pluie qui tombait en abondance. Nicolie et moi, voyant qu'il voulait toujours marcher, nous prîmes le parti de presser sa démarche, dans l'espoir d'arriver à quelque cabane hospitalière où nous pussions le soustraire à la fureur des élémens... mais il ne s'en trouva point, et nous fîmes ainsi une lieue au moins, sans savoir où nous allions; et témoins du funeste égarement de notre cher maître... Quelle nuit, mademoiselle Louise! quelle scène! quelle

scène affreuse! Oh! elle sera toujours présente à mon souvenir.

» Enfin je m'aperçus le premier que nous étions à l'entrée du hameau de Port-Vendre, et les mugissemens des flots de la mer, agitée par l'orage, tirèrent aussi le vieillard de l'espèce de démence à laquelle il était livré. Il s'arrête : Où sommes-nous, dit-il? — A deux pas de la chaumière du pêcheur Alexis, lui répondis-je. — Le pêcheur Alexis! je ne le connais pas. — Je le connais, moi; et si vous voulez permettre que je le réveille, je suis sûr qu'il nous accordera l'hospitalité. — Je le veux bien... Paul, mon cher Paul, mon fils! tu es donc toujours là, à mes côtés? tu ne m'as donc point abandonné pour le misérable à qui le malheur te fait devoir l'existence ?

» Ces mots touchans me pénétrèrent jusqu'aux larmes. Je serrai mon respectable aïeul dans mes bras, en l'assurant

que je consacrais mes jours, ma vie au vertueux père de ma mère infortunée.

» Et je frappai à la porte d'Alexis, qui eut la bonté de nous recevoir. C'est là que nous sommes tous trois maintenant. Monsieur de Saint-Clair (car j'aime mieux lui donner ce nom-là que l'autre) a passé le reste de la nuit à gémir, à se désespérer... oserai-je le dire? à maudire de nouveau sa malheureuse fille; puis, sur le matin, il s'est un peu calmé. Sa raison lui est revenue toute entière, sans chasser de son cœur la douleur et le ressentiment. Il s'est ressouvenu enfin que monsieur le commandeur et sa famille devaient venir lui demander à souper hier soir; et, confus de l'impolitesse qu'il faisait à ces bons amis, il a dicté au pêcheur Alexis une lettre qu'il m'a chargé de porter sur-le-champ à monsieur le commandeur, en m'ordonnant de le chercher à la ferme ou au château; c'est ce papier que vous voyez

dans ma main, mademoiselle Louise ; et j'allais exécuter l'ordre de mon aïeul, lorsque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer là sur cette route, que le sort, qui protége les amans, vous a fait prendre plutôt qu'une autre. La voilà, cette lettre : elle n'est pas cachetée ; voulez-vous la lire ? — Vous savez bien, monsieur Paul, dit Louise en rougissant, que je ne sais pas lire. — Ni moi non plus, mademoiselle Louise ; mais je l'ai entendu dicter : je puis vous dire ce qu'elle contient. Mon maître fait ses excuses à ces messieurs de n'avoir pu les recevoir à la ferme ; et, comme il suppose qu'ils ignorent ce qui est arrivé, il leur dit que le motif de sa fuite est un secret qu'il gardera jusqu'au tombeau dans son sein, et que jamais on ne le reverra. Voilà tout ce qu'il écrit à monsieur le commandeur, ainsi qu'à M. le chevalier. J'allais leur porter cette lettre, et mon projet était de tout leur dé-

couvrir, ainsi qu'à madame la marquise. — Il est inutile que vous alliez plus loin, monsieur Paul; car vous ne trouverez ni les uns ni les autres... Ecoutez... tout ceci me fait naître une idée. — Et laquelle, mademoiselle Louise? — Retournons ensemble chez le pêcheur Alexis: je ne prononcerai pas un mot, et M. de St.-Clair ne pourra se douter que je sois là, puisqu'il est aveugle. Vous lui direz que madame la marquise n'est plus au château, ce qui est la vérité; que mon oncle et mon père y sont maintenant installés, ce qui est encore vrai; que vous les avez trouvés, et qu'ils vous renvoient conjurer monsieur de Saint-Clair de venir sur-le-champ les joindre à Belbonne. — Il s'y refusera. — Vous croyez? — Oh, j'en suis sûr; il veut fuir les hommes, les grands; je ne sais plus où il veut vivre.... Mais votre idée m'en suggère une autre. Entrez toujours avec moi chez le pêcheur

Alexis? Vous ne parlerez pas, mais vous serez témoin de la ruse que me suggère la tendresse filiale ; et vous verrez, vous verrez ! je ne m'explique pas... ce sera le tromper, ce bon vieillard ; mais il est permis, je crois, d'abuser un infortuné pour faire son bonheur et celui de tous ceux qui lui sont chers. Daignez-vous accepter mon bras, mademoiselle Louise? — Avec bien du plaisir, monsieur Paul ».

Voilà nos deux amans qui, tout en s'entretenant des événemens singuliers dont ils sont frappés, cheminent jusqu'à la chaumière du pêcheur, où Louise met soudain le doigt sur sa bouche pour faire signe à Nicolie de se taire, la fille de Césarine ne voulant pas se faire connaître du vieillard aveugle. Il est là, entouré d'Alexis, de sa famille, qui le consolent et lui prodiguent tous les soins de l'hospitalité. Aussi-tôt qu'il entend marcher, il demande si c'est Paul qui revient. Paul

profitant du premier projet de Louise, lui répond qu'il arrive du château, que madame de Belbonne a abandonné de son côté.

Monsieur de Saint-Clair fait un signe d'insouciance et de mépris.

Paul ajoute qu'il y a vu messieurs de Waroménil et de Verceil, qui le supplient de venir habiter près d'eux.

Le vieillard rejette bien loin cette proposition ; mais il est flatté d'avoir réparé, dit-il, par sa lettre, la malhonnêteté dont il s'est rendu coupable envers ces messieurs... Il est fatigué, absorbé par la douleur : il demande à se reposer, et le pêcheur le mène dans sa chambre, où il le fait coucher dans son propre lit.

Monsieur de Saint-Clair s'y endort et ne se réveille que vers le soir. Pendant ce tems, Paul, Louise et Nicolie, qui ont mis le bon Alexis au fait de leurs aventures, ont tenu conseil, et dressé un

plan dans lequel Alexis a promis d'entrer. Aussi, dès que monsieur de Saint-Clair est descendu, le pêcheur, prenant la parole, lui dit : Je suis charmé, monsieur, que, dans le premier moment de votre douleur, vous ayez bien voulu choisir ma maison ; mais je suis en même tems désolé de vous apprendre que dès demain il faut que j'y cède des logemens à des parens sur lesquels je ne comptais pas ce matin. Une lettre que j'ai reçue tantôt, m'apprend l'arrivée de ces parens auxquels il est tout naturel que j'offre un asile. Cependant, si monsieur daignait avoir confiance en moi, je l'adresserais au père de ma femme, bon laboureur qui demeure à six lieues d'ici, homme sensible, généreux, humain et compatissant, qui a éprouvé des malheurs, ah! des malheurs! Ce bon Michelin se fera un bonheur de recevoir monsieur, ainsi que madame et Paul, jusqu'à ce que

vous ayez pris un autre parti. En grace, monsieur, ne me refusez pas la satisfaction de vous voir loger chez mon beau-père, homme de votre âge, et fait pour vous apprécier, pour vous aimer.

Monsieur de Saint-Clair réfléchit.

Paul et Nicolie appuient la proposition d'Alexis; ils la trouvent généreuse et faite pour être acceptée. Le vieillard, qui dans le fait ne sait où trouver un asile, consent à tout, et il est décidé que le lendemain matin Alexis prendra sa petite cariole, y placera monsieur de Saint-Clair, Nicolie, et les conduira lui-même, accompagné de Paul, chez son beau-père Michelin.

Louise, dont monsieur de Saint-Clair ignore la présence, est enchantée de voir réussir aussi bien le projet de son cher Paul. Elle part à la pointe du jour, et se rend au château de Belbonnne, que son absence a plongé dans la plus mortelle

inquiétude. On ne s'y était pas couché : Louise entre ; et tandis qu'elle reste agréablement surprise de trouver la marquise au milieu de ses amis, un cri de joie s'élève dans le salon : C'est elle ! voilà Louise ! — C'est moi, je vous l'amène. — Qui ? — Monsieur de Saint-Clair, Paul, tout le monde. — Elle les a trouvés ? —Sur le champ, là-bas, chez le pêcheur Alexis. —Quoi ! si près d'ici ! s'écrie le chevalier ; et nous qui descendions hier sur la route du côté opposé ! mais où sont-ils ? — Un moment. Avez-vous ici un homme capable de jouer le rôle d'un laboureur, vieillard de l'âge de monsieur de Saint-Clair ? — A quoi bon ? — Ecoutez-moi.

Louise leur explique que monsieur de Saint-Clair consent à venir loger chez un prétendu Michelin. Ce Michelin, ajoute-t-elle, sera un homme à vous ; son logement sera celui du concierge, dans

ce château même, et monsieur de Saint-Clair, qui n'y voit pas, s'en croira bien éloigné. Laissez, laissez faire Paul, et agissons à l'instant; car nous sommes pressés.

Le commandeur saisit l'idée de Louise. Il la fait goûter également à la marquise, qui, pour le première fois, jouit d'un moment d'espoir. Soudain les ordres sont donnés; le petit pavillon du concierge est métamorphosé en chambre rustique. Célestin, déguisé avec une longue barbe et des habits grossiers, y est installé sous le nom de Michelin. On lui donne une société analogue à son nouvel état; et, après avoir mis tous les gens de la maison au fait du secret qu'ils doivent garder, et de l'éloignement où il faut qu'ils se trouvent sans cesse de ce précieux pavillon, on y attend les intéressans voyageurs.

Monsieur de Saint-Clair, tout-à-fait dans l'erreur, est monté en effet avec Ni-

colie dans la cariole d'Alexis, qui la conduit à pied avec Paul. On fait faire au vieillard beaucoup de chemin pour lui persuader qu'il a parcouru six grandes lieues, et on l'amène ainsi au château de Belbonne, où Célestin, déguisé en vieux laboureur, et contrefaisant très-bien sa voix, le reçoit des mains d'Alexis, qu'il appelle son gendre, et qu'il remercie de lui amener un infortuné à consoler.

Le commandeur et sa famille assistent, sans dire un seul mot, à l'installation du vieillard dans la prétendue ferme de Michelin, et sont tentés de rire de la confiance que témoigne monsieur de Saint-Clair, et du rôle qu'on lui fait jouer. La marquise est là aussi; cette infortunée Pauline voit son père, et gémit de ce qu'on est obligé de le tromper pour le rapprocher de sa fille. Monsieur de St.-Clair, que tout le monde abuse, est bien éloigné de se croire si près de Pauline et de

ses amis. Il entre chez le faux Michelin, dont un fils, une bru et leurs enfans composent, lui dit-on, la famille. On lui prodigue des soins, et il se croit en effet chez un agriculteur de son âge.

Paul est enchanté ; il s'applaudit de son invention ; prosterné aux genoux de sa mère, qui ne rougit plus de voir autour d'elle des témoins de ses tendres effusions, il reçoit de cette mère attendrie les noms les plus doux et les plus touchantes caresses. Le bon prieur de Garnay verse des larmes de sensibilité, et il semble que le bonheur renaisse enfin dans ce château, naguères asile des regrets, des soucis, et dont la marquise est seule la plus affligée.

Tout le monde est rentré dans l'intérieur du château. On s'en rapporte à Célestin et à ceux qui le secondent, pour les soins, les égards que mérite l'hôte précieux qu'on leur a confié, et l'on s'en-

tretient encore de tous ces étranges événemens, lorsque la porte s'ouvre et laisse voir le colonel Saint-Pry accompagné, le croira-t-on? de l'abbé Bardot!... Oui, de cet éternel abbé Bardot que nous avions perdu de vue depuis quelque tems, et que mon lecteur ne croyait peut-être plus retrouver.

Si toute la société est bien surprise, l'abbé Bardot reste plus étonné encore.... Il en recule même trois pas, et le trouble, la confusion viennent décolorer ses traits, déjà creusés par l'envie et la méchanceté. — Comment, encore vous, monsieur? lui dit le commandeur en colère. — Monsieur, pardon; ce n'est pas vous qui me troublez dans ce château. Madame la marquise, je ne croyais pas la trouver ici... Monsieur le colonel ne me l'avait pas dit. — Je ne savais pas, répond le colonel, si madame y était ou non.

Puis, s'adressant à ses amis, le colonel ajoute : J'étais sur la route pour me rendre ici, suivant la promesse que j'avais faite à Paris à mon ami Verceil, lorsque j'ai rencontré monsieur l'abbé Bardot. Il avait l'air tout rayonnant : je me suis douté qu'il venait de faire, suivant sa coutume, quelque trait de perfidie : j'ai dissimulé ; il m'aborde, il me conjure de faire sa paix avec monsieur le commandeur ; je le lui promets dans le dessein de l'étudier, et je vous l'amène.

Voyez comme il est pâle, dit le commandeur en l'examinant ; je parierais qu'il n'est pas étranger à l'événement douloureux qui nous afflige tous depuis deux jours. — Quel . . . événement ? — Cet Isidore nous a dit qu'il avait été porté à son incartade de la ferme par les conseils d'un méchant homme : ce méchant homme, c'est vous. — Moi !... quel est cet Isidore ? — Il feint de ne pas le con-

naître ! mais nous allons voir cela : vîte, qu'on procède à la confrontation. Auxerre, ici? tout le monde?

L'abbé Bardot est atterré. La marquise se lève : Oui, Pauline, lui dit le commandeur, sortez, montez chez vous avec madame de Verceil, Louise et la fidelle Julienne ; épargnez-vous la douleur de voir le misérable qui a fait votre tourment. Monsieur de Marville, Saint-Pry (*Paul est occupé ailleurs*), mon neveu et moi, nous sommes bons pour interroger ces deux méchans !

La marquise et les autres dames se retirent. L'abbé Bardot veut en faire autant : Restez, monsieur, lui dit Théodore en le tenant fortement au collet.

Et il reste, mais tremblant, et entièrement défait.

Auxerre et deux autres domestiques ont été chercher Isidore. Isidore paraît, abattu, consterné. Connais-tu cet hom-

me-là, lui demande le commandeur ? — Si je le connais ! jamais je ne me serais porté aux excès que vous tous me reprochez sur Pauline, sans les conseils de cet abbé perfide et astucieux.

Tout le monde est indigné : Isidore continue : Il me cherche par-tout, il est sans cesse sur mes pas, il me force à lui raconter l'histoire de ma vie ; il me dit mille horreurs de la marquise ; il me fait boire à perdre la raison, il m'échauffe, il m'excite en un mot, le soir même de mon entrée à la ferme ; puis il se retire, me laissant tout le fardeau, tout le danger d'une semblable expédition. Homme trompeur ! vois dans quel abîme de maux tu m'as plongé ! moi, Pauline, son fils et leurs dignes amis !...

Isidore se tait, fixe le colonel Saint-Pry, et cache sa tête dans ses deux mains.

Le commandeur est outré. Homme vil ! dit-il à l'abbé Bardot, quel était ton

but en excitant cet insensé ? Ne t'ai-je donc amené ici que pour faire le malheur de la femme respectable qui, à ma considération, t'y avait donné un asile ! Etre méchant sans but, uniquement pour nuire ; voilà ce qui me passe, et ce qu'on ne voit que trop souvent dans la société... Mais, parle, pourquoi cette conduite odieuse ?...

L'abbé Bardot balbutie : Vous m'aviez chassé, dit-il, insulté, méprisé ; je voulais me venger. — Sur moi, à la bonne heure, si tu l'avais pu encore ; mais sur mon estimable parente qui ne t'avait fait que du bien !... Et dis-moi, que venais-tu chercher ici aujourd'hui ? — On... m'avait dit... que la marquise n'y était plus. — J'entends ; tu venais contempler de ton ouvrage, étudier nos soupirs, jouir du désordre général. On n'est pas plus scélérat ! — En grace, messieurs, laissez-moi sortir ; que j'aille cacher

cher ma honte. — Non parbleu, tu ne t'en iras pas comme cela ! encore un prisonnier de plus, mes amis !

Verceil et monsieur de Marville ne purent s'empêcher de sourire de l'espèce de jurisdiction qu'exerçait ainsi le commandeur. Verceil s'approcha même de l'oreille de son oncle, et lui dit tout bas : Que voulez-vous faire de ce Bardot, mon cher oncle ? il n'y a pas de quoi le livrer aux lois, et vous n'avez pas le droit de le priver de sa liberté.

Si fait parbleu, répondit tout haut le commandeur, j'ai le droit de séquestrer de la société un méchant qui lui nuit. Ah, je n'ai pas le droit ? vous vous moquez bien de moi ! Laissez faire, je veux qu'il y ait dans mon nouveau château d'Entreval, des prisons, oh, des prisons !... pour tous les vauriens qui m'insulteront. Si chacun en faisait autant des mauvais sujets qu'il rencontre, le monde

en serait bientôt purgé ; et d'ailleurs, s'il ne faut l'autorisation du magistrat dans cette affaire-ci, je l'aurai bientôt ; en attendant, je fais coffrer mon Bardot avec ce fou qu'il a égaré.

L'abbé Bardot voulut répliquer ; mais le colonel Saint-Pry, qui, depuis un moment, examinait la figure d'Isidore, dont il ne connaissait nullement les rapports avec la marquise, interrompit cette conversation pour porter, sans le savoir, un coup bien cruel à nos amis. Un moment, dit-il ; plus je considère cet homme, et plus je me confirme dans des soupçons que j'ai eus déjà sur son compte.

Isidore frémit. Le colonel tire un petit registre de sa poche : Mon beau-frère, ajoute-t-il, M. le comte de Bircé, qui, vous le savez, est commandant du bagne de Toulon, m'avait chargé de remettre aux chefs de la police les signalemens de plusieurs de ses pensionnaires échappés.

Isidore frémit de nouveau, et le prieur de Garnay se trouble. Isidore continue en lisant dans son registre : Oui, je ne me trompe pas, Isidore, je te tiens ici : c'est bien là ton signalement : tu es un forçat qui a brisé sa chaîne.

Isidore se jette à ses genoux : Monsieur, ah monsieur, il est vrai ; mais ne me perdez pas !

Tout le monde reste anéanti. Le commandeur s'écrie : Dieu ! grand Dieu ! quelle horreur ! ah, que Pauline ignore !...

Elle le sait, interrompt le prieur de Garnay avec une noble fermeté ; cette particularité que j'aurais rougi de vous apprendre dans mon récit, ce misérable Isidore la lui a révélée il y a quelque-tems, le jour où, amené par monsieur Bardot, il s'enferma avec elle dans son pavillon des regrets. Il est galérien !.... et depuis près de trois ans ; c'est ce qui a empêché la marquise d'être tourmentée

par lui pendant le tems qu'il a gardé son ban. Oui, elle sait cela, cette infortunée Pauline. A présent, messieurs, voyez si sa douleur, sa honte étaient exagérées, et jugez de l'importance qu'elle attachait à ce fatal secret !....

Silence général... Le colonel le rompt. J'en suis fâché, mon ami, dit-il à Isidore; mais mon devoir me prescrit de te rendre à tes fers, que tu n'as que trop mérités.

Isidore se lève furieux : Ciel ! quoi, vous me perdriez !... Eh bien, déshonorez donc encore une autre famille !... Vous voyez cet homme?

Il montre monsieur de Marville.

— Je suis son frère.

— Son frère !...

—Oui, Marville, reconnais en moi cet Isidore Dupré, ce fils aîné d'un père faible, qu'une épouse acariâtre et méchante soumettait à ses moindres volontés.

Malheureux! s'écrie monsieur de Mar-

ville en cachant son front ; toi, mon frère ! je craignais de m'en douter à ce nom d'Isidore : j'en ai donc la cruelle certitude ?

Il verse un torrent de larmes. Isidore poursuit. La paresse, la dissipation, la débauche, tout égara ma jeunesse ; je quittai la maison paternelle, je me livrai à tous les genres d'escroqueries ; cette madame de Lucé, à qui je dus la possession de Pauline, fut une de mes complices : d'excès en excès, je tombai dans la misère, dans l'opprobre ; je fis le malheur de la femme la plus intéressante !... Insensible à l'amour, à l'amitié, à la nature, je me laissai enlever mon fils ; je ne m'en inquiétai plus ; je voyageai, je courus, je fis des dupes ; je fis plus !... Enfin les lois me courbèrent sous le joug le plus honteux... je le brisai !... Voilà, voilà ce que je fus... à présent, voyez ce que je suis, et si vous devez vous avilir tous en me rendant à mon odieuse chaîne :

Je suis l'époux de la marquise, le frère de votre ami, l'oncle paternel de monsieur de Verceil, de son épouse, de leur fille, je tiens à vous tous.. qu'allez-vous faire de moi ?

Rentre dans la fange, malheureux, s'écrie le commandeur ! nous rejetons loin de nous un coupable, comme la branche pourrie qu'on ôte d'un arbre sain !... Cette scène est affreuse... la vue de ce monstre me fait mal... Auxerre, qu'on le remène en prison avec cet indigne ecclésiastique... bientôt ils sauront ce que nous aurons décidé sur leur sort...

Isidore lance un regard de mépris à tous nos amis, et marche devant Auxerre. L'abbé Bardot fait quelques difficultés pour suivre : on l'y force néanmoins, et tous deux disparaissent du salon, qu'ils souillaient de leur présence, pour aller habiter une vieille masure écartée du parc, autrefois chapelle, servant aujour-

d'lui de grange remplie de paille, et dans laquelle Auxerre les enferme.

Voilà un nouveau motif d'entretien, un nouveau surcroît d'étonnement pour le commandeur et sa famille. Isidore est le frère de monsieur de Marville!... Monsieur de Marville n'avait pas osé se livrer à ce soupçon affreux; il a enfin retrouvé son frère dont il avait stipulé les intérêts auprès du commandeur, de son neveu, et ce frère est le plus vil des hommes! Le colonel Saint-Pry a dévoilé toute sa turpitude! Monsieur de Marville supplie le généreux Saint-Pry d'épargner ce malheureux; le colonel lui jure qu'il fera tout ce qui lui sera agréable; et la marquise, qui revient, reste atterrée de voir le dernier secret d'Isidore connu de tout le monde. La rougeur couvre son front; on la console, et cette femme respectable apprend à ses amis, que sans le double nom de Marville, que portait seulement

Césarine, la première fois qu'elle la vit au château d'Eutreval, elle aurait deviné son affinité avec son séducteur. Rappelez-vous, commandeur, dit-elle, qu'après avoir entrevu mon ennemi causant avec un des ouvriers, je portai la vue sur Césarine, et que je jetai un cri, croyant retrouver sur sa figure les traits de son oncle.

Tout le monde convint que Césarine, en effet, ressemblait beaucoup à Isidore Dupré, et l'on s'occupa des moyens à prendre pour mettre ce malheureux hors d'état de nuire désormais à qui que ce fût, et de déshonorer sa famille.

Pendant qu'on tenait conseil, Paul, le sensible Paul courut à l'office; et là, ayant chargé Auxerre d'un excellent souper, d'une foule de petites provisions, il le conjura de porter tout cela à son père, dont il plaignait la détention, sans néanmoins la trouver injuste. Auxerre s'ac-

quitta de la commission de son jeune ami, et revint lui dire que les deux prisonniers, qui avaient commencé par s'injurier, étaient maintenant plus calmes, et se disposaient à faire honneur aux mets délicats, aux vins fins qu'il venait de leur porter.

Paul, plus tranquille, alla trouver ensuite le bon pasteur de Belbonne, et s'enferma avec lui afin de travailler au plan qu'il avait formé pour parvenir à rendre à Pauline le cœur de son père.

Ce travail intéressant, et que nous connaîtrons bientôt, les occupa jusqu'à minuit. Ils redescendirent alors tous deux au salon, où ils trouvèrent encore nos amis rassemblés, et qui avaient beaucoup parlé, discuté, sans rien décider.

On allait se séparer pour chercher enfin le repos du sommeil, lorsque des tourbillons de flamme et de fumée vinrent tout-à-coup embrâser les airs, éclairer

toutes les croisées du château. On regarde... c'est un affreux incendie! l'effroi est général.... On court, on se précipite vers le lieu de cet épouvantable désordre, et l'on voit clairement que c'est la prison d'Isidore et de l'abbé Bardot qui est tout en feu. La marquise s'évanouit; les femmes lui prodiguent des soins, et les hommes volent au feu pour essayer de l'éteindre.... Impossible! tout se consume, et l'on ne peut sauver de ces flammes dévorantes que l'abbé Bardot, qu'on retire à moitié brûlé, dans l'état le plus douloureux. Isidore n'est plus : son corps est découvert, mais presque méconnaissable et privé de sentiment. L'abbé Bardot, qui respire encore, est porté dans l'intérieur du château, heureusement éloigné de la grange. On le met au lit; monsieur Rendu lui donne tous les secours nécessaires, et sur le matin il recouvre enfin l'usage de la parole, et dé-

taille assez clairement les causes de ce funeste accident.

Ces causes étaient toutes naturelles. On n'avait point donné de lumière aux prisonniers ; mais, par une négligence impardonnable, Auxerre n'avait point pensé à retirer au père de Paul sa pipe et son briquet. Isidore et l'abbé Bardot avaient soupé ensemble dans l'obscurité : suivant leur usage, ils s'étaient pris de vin : l'abbé Bardot s'était endormi ; l'imprudent Isidore, ne sachant plus ce qu'il faisait, s'était mis à fumer, et, entouré de foin, de paille, d'objets combustibles, il avait allumé un incendie dont il devait être la victime.

La marquise et Paul sur-tout donnèrent des regrets à la fin terrible de cet homme, dont la vie avait été un conflit perpétuel de bassesse, d'audace, d'opprobre et de malheurs. Pour l'abbé Bardot, nous dirons sur-le-champ à nos

lecteurs, afin de ne plus revenir sur cet égoïste, qu'il se rétablit par la suite de ses blessures, mais que, resté défiguré, presque impotent, Théodore de Verceil, qui lui devait son éducation, eut l'humanité de le garder près de lui jusqu'à sa mort. nous devons ajouter que cet ancien précepteur du chevalier mérita même les bienfaits de son élève : effrayé des dangers qu'il avait courus en s'associant à un méchant, la leçon fut assez forte, sinon pour rendre son cœur meilleur, au moins pour le détourner du mal, et le porter à une vie sédentaire et tranquille. La malignité mène toujours plus loin qu'on ne pense, et votre sort dépend souvent des complices que vous avez la mal-adresse de vous choisir. Revenons à nos amis.

Tant d'événemens à-la-fois et en si peu de tems, troublèrent pendant quelques jours la sérénité que la mort d'Isidore aurait dû ramener au château. A coup sûr,

la marquise ne pouvait pas regretter cet homme, l'auteur de tous ses maux. On lui fit entendre que l'opprobre dont il avait pu faire rougir son front, était entièrement effacé; et l'on fit de même espérer à Paul, que, ne dépendant plus que d'une mère estimable, il pouvait espérer d'obtenir la main de Louise; mais ce bonheur tenait encore à une circonstance bien délicate: il fallait le pardon et le consentement du vieux Marcian, ou plutôt de monsieur de Saint-Clair. Ce vieillard irrité, confié aux soins de Célestin, se croyait toujours chez le laboureur Michelin, beau-père du pêcheur Alexis. Tous ceux qui voyaient clair autour de lui, liés aux intérêts de la marquise, entretenaient l'erreur de son père; et ce bon vieillard, on cherchait à le distraire de toutes les manières, quoique à ses autres regrets, il joignît celui de se

croire à charge à une famille qui n'avait aucun intérêt de lui offrir un asile.

Paul, le sensible Paul, était presque toujours auprès de lui, et ne s'en absentait, pour entrer au château, que sous des prétextes de voyages ou d'autres affaires, en sorte que monsieur de Saint-Clair se croyait bien éloigné de sa ferme, de Belbonne, et sur-tout de sa fille. On lui en parlait quelquefois : on lui disait qu'elle était au couvent de Sainte-Agnès, qu'elle ne voulait voir personne, et qu'elle appelait sans cesse à grands cris son respectable père. On cherchait ainsi à l'attendrir, et souvent on y réussissait assez bien pour lui faire verser des larmes. On poussa l'adresse jusqu'à lui faire rendre une visite par le commandeur et son neveu. Ces deux amis, introduits par Paul, feignirent d'arriver à cheval du couvent de Sainte-Agnès, et d'être excessivement fa-

tigués. Le commandeur avoua au vieillard qu'il savait tout. Il lui parla de la fin tragique d'Isidore, de la marquise qui gémissait de la haine dont son père l'accablait, et parvint à émouvoir au dernier degré monsieur de Saint-Clair. Le commandeur crut devoir profiter de ce moment pour lui découvrir la vérité sur les séductions mises en œuvre par Isidore et madame de Lucé contre Pauline, et sur-tout sur les moyens affreux qu'on avait employés pour lui persuader qu'elle était veuve lorsqu'elle épousa le marquis Edouard de Belbonne... Mais dès les premiers mots de ce récit, monsieur de St.-Clair arrêta le commandeur, reprit sa haine, sa fermeté, et le commandeur eut besoin, pour ne pas l'envoyer au diable, de toute son amitié pour la marquise.

Le projet de Paul était plus adroit, et devait réussir : il appartenait en effet à la piété filiale de désarmer la rigueur pa-

ternelle ; et, quand on jugea qu'il était tems d'employer ce dernier moyen; quand on l'eut bien amené, bien préparé, le commandeur, la marquise, Verceil, Césarine, Louise, le colonel Saint-Pry, et le bon prieur de Garnay, se rendirent à la prétendue chaumière de Célestin, et se cachèrent tous dans un cabinet voisin, pour y attendre le moment si desiré du dénouement.

C'était pendant une des belles soirées du mois d'août. La chaleur ayant été forte, le faux Michelin proposa à monsieur de Saint-Clair de venir s'asseoir avec Paul, Nicolie et lui, à l'entrée de son petit jardin. Le vieillard y consent. Nicolie lui donne le bras, guide ses pas incertains, et tous les quatre vont se reposer sur un banc de gazon. Là, le faux Michelin soupire, paraît verser des pleurs. Qu'avez-vous, mon ami ? lui dit monsieur de Saint-Clair attendri ; il me

semble entendre que vous pleurez? —En ai-je sujet, mon ami? lui répond Célestin en cassant sa voix suivant son usage!... Vous savez que je vous ai souvent parlé d'une de mes filles qui est bien coupable, hélas!... — C'est comme moi, mon ami; votre situation est pareille à la mienne : ah ! nous sommes bien à plaindre tous les deux !... Mais auriez-vous des nouvelles de cette fille ? — Elle m'écrit aujourd'hui... — Bon!... Puisque vous en êtes sur ce sujet et qu'il fait si beau, que nous avons le tems, racontez-moi donc un peu les folies par lesquelles cette enfant a fait le malheur de vos vieux jours ? Je suis bien sûr qu'elle est moins coupable que ma Pauline !... Mais j'entendrai avec intérêt ce récit que vous m'avez promis cent fois : c'est vraiment charmer la douleur des pères malheureux, que leur parler d'enfans ingrats et dénaturés.

Paul, Célestin et Nicolie sont enchantés

de voir le vieillard faire naturellement une question à laquelle ils brûlent de satisfaire. Nicolie cependant, pour mieux jouer son rôle, feint de s'opposer à ce que le faux Michelin raconte des faits qui vont rouvrir les plaies de son maître. A quoi bon, ajonte-t-elle, vous affliger sans cesse par le souvenir de vos malheurs et le récit de ceux de vos amis? Je vais prier, moi, monsieur Michelin de se taire; nous avons assez de notre propre infortune. —Paix, bavarde, répond monsieur de Saint-Clair en colère : tu n'as pas d'ordre à donner ici, j'espère, et j'ose supplier mon ami de vouloir bien me raconter ses chagrins. — Allons, replique Celestin, puisque vous l'exigez, je vais parler; mais qu'il en coûte au cœur d'un père de révéler la honte de sa fille!

Paul approche de Célestin une lumière, que monsieur de Saint-Clair, comme l'on sait, ne peut pas voir. Céles-

tin prend un cahier sur lequel le prieur de Garnay, par le conseil de Paul, a tracé le récit qu'il doit faire; et Célestin, lisant ainsi son rôle, qu'il a d'ailleurs étudié déjà, le déclame, y met des repos, des inflexions de voix, comme s'il l'improvisait.

« J'avais, dit Célestin, un fils et deux filles, mon cher monsieur. Mon fils est encore près de moi avec sa femme et ses enfans, comme vous le savez. Ma fille cadette est maintenant l'épouse du pêcheur Alexis, et fait ma félicité... Mais mon aînée!... Ah, grand Dieu! pourquoi m'avais-tu donné celle-là!... Charlette, c'était son nom, Charlette était mon soutien, mon bras droit, lorsque ses frères et sœurs étaient encore en bas âge. Ceux-ci étant devenus plus grands, j'allais marier Charlette au fils d'un de mes voisins, d'un de mes bons amis; ce parti lui convenait sous tous les rapports....

Mais un séducteur, un voyageur méchant et perfide paraît dans le pays. Il m'enlève Charlette, et j'apprends bientôt qu'il l'a épousée secrètement. — Sans votre consentement? s'écrie Michelin. —Sans mon consentement. — C'est comme chez moi : continuez? »

Nous ne suivrons point le récit de Célestin : il nous suffira de dire qu'il raconta au vieillard les propres aventures de la marquise, mais sous des noms supposés. Dans les premiers momens, M. de Saint-Clair confiant et crédule, l'interrompait souvent pour dire : C'est absolument Pauline.... Quel rapport étonnant!...

Mais peu à peu le vieillard devint sombre et taciturne : il parut réfléchir et se douter du piége qu'on lui tendait. Paul et Nicolie, les yeux constamment fixés sur lui, étaient haletans d'inquiétude, étudiaient les diverses impressions qu'il éprouvait, et frémissaient quand ils le

voyaient faire le moindre geste de surprise ou d'indécision. Il écouta bientôt sans mot dire l'éloquent Célestin, qui eut soin de mêler à son récit toutes les preuves de l'innocence de Pauline, la fausse lettre de Robert, l'extrait mortuaire controuvé, l'élévation de sa prétendue Charlette au rang de marquise, sa piété filiale, ses souffrances, enfin toute l'histoire de Pauline.

Le vieillard, éclairé bientôt sur la ruse qu'on employait, garda le silence : il devint pâle ; on le vit s'émouvoir graduellement, et enfin il parut livré au plus grand trouble, quand Célestin eut terminé sa narration.... Quelle anxiété pour le commandeur, la marquise et ses amis, qui s'étaient insensiblement approchés de monsieur de Saint-Clair ! On brûle de l'entendre parler.... il semble muet, et sa tête est baissée vers la terre. Tous les cœurs battent, toutes les mains

s'élèvent vers le ciel ; tous les yeux enfin sont fixés sur le digne patriarche de qui on attend le bonheur.... Tableau touchant que le pinceau rendrait mieux qu'une faible plume, et qui sera senti par les ames sensibles !

L'inquiétude est donc générale, et le plus grand silence règne dans cette intéressante société. Célestin le rompt. Eh bien, mon ami, dit-il, j'ai fini.... Est-ce que j'aurais eu le malheur de ne pas vous intéresser ? — Homme adroit ! répond le vieillard....

Il se tait... chacun frémit.

Il continue : Qui que tu sois, m'as-tu cru assez faible pour céder à un pareil artifice ? C'est ma fille qui te fait parler, et tu oses me la peindre si vertueuse ! — Elle l'est, répond Célestin. — Elle l'est, mon père, s'écrie aussi le pauvre Paul ! — Elle ! innocente comme cette Charlette à laquelle tu as prêté ses égare-

mens ! O mon Dieu ! si ma Pauline lui ressemblait !.... s'il était vrai !....

Célestin, Paul et Nicolie se jettent à ses genoux, en lui disant : Cela est, nous le jurons sur l'honneur.

— Que faites-vous ? — Nous implorons son pardon. — Et c'est la vérité que vous m'avez dite ? — La vérité. — Amis généreux !.... vous pressez mes mains ; vous les baignez de vos larmes !... Donnez-moi donc des preuves ? — O mon père ! réplique Paul seul, que vos yeux ne peuvent-ils voir la lumière du jour ! les papiers les plus authentiques....

—Des témoignages irrécusables, ajoute Nicolie....

—Et toi aussi, Nicolie, tu es de ce complot ? —J'en suis depuis dix années. C'est par l'ordre de la marquise que mon mari et moi nous nous sommes partagés nos devoirs, lui auprès d'elle, moi près

de vous. — Dieu ! mon Dieu ! cela est-il possible ! quelle conduite ! quelle expiation de sa faute!... Mais vous êtes toujours à mes pieds, tous !... vous m'accablez... levez-vous, relevez-vous !

— Pardonnez !

— Dois-je vous croire ?

— Pardonnez !

Soudain le commandeur, le chevalier, M. de Marville, St.-Pry, le Prieur, Césarine et Louise, se joignent à Célestin, Paul, Nicolie, et l'on n'entend plus que ce cri : Pardonnez ! pardonnez !

— Où suis-je ?....

— Dans les bras de votre fille.

La marquise est aux genoux de son père, qu'elle arrose de ses larmes.

— Pauline !... Pauline !... elle est là, là !.... Mon Dieu ! et vous dites tous qu'elle fut innocente ?

— Un modèle de vertus.

— Pauline !... tu es donc à mes pieds, que tu serres, que tu embrasses ?...

— Si vous pouviez la voir !... Elle va mourir ; Dieu ! elle va mourir !...

— Que

— Que dois-je faire ?

— Pardonner !....

— Eh bien, vous l'exigez, vous m'assurez.... vous me la rendez !.... Je pardonne ; oui, oui, je pardonne !... Viens, Pauline, viens sur le sein de ton père.

— O bonheur !... c'est l'ouvrage de Paul ! Dieu l'a couronné du succès.

— Et moi, ajoute le chevalier, pour cimenter cette heureuse réconciliation, j'unis Louise, ma fille, au fils de la marquise, à son cher Paul. Est-ce, bon vieillard, est-ce vous donner une assez forte idée de l'estime que j'ai pour Pauline ? Paul ? Louise ? jeunes amans, jetez-vous dans les bras de votre aïeul, et demandez-lui sa bénédiction.

Paul, Louise et la marquise sont bientôt dans les bras du vieillard, qui les serre contre son cœur. Amis, dit-il, amis rares et précieux, vous rendez des enfans à leur père ; vous assurez la félicité de ma vieillesse ; que ne vous dois-je pas ! Et toi, Pauline, toi, mon cher Paul, vous, aimable Louise, approchez, approchez encore plus près de ce sein paternel.... Je

vous bénis, je supplie l'Être-suprême de révoquer la malédiction dont mon injustice avait frappé ma fille trop infortunée !... Pauline, je te rends toute ma tendresse. Paul, sache bien apprécier le don que te fait une famille respectable ; rends-toi digne des soins que monsieur le prieur va se donner pour achever ton éducation ! Nicolie, Auxerre, recevez, avec mon cœur, la récompense de votre fidélité.... Paul, Louise, bons jeunes gens, soyez époux, soyez heureux, et que l'exemple de Pauline, en les écartant des dangers d'un premier choix, rappelle à vos enfans combien il vous en a coûté pour regagner la tendresse, pour mériter enfin la bénédiction du père de famille !

Fin du quatrième et dernier Volume.

Ducray-Duminil, François
Guillaume
Paul

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY